

Les "Croisés" de la Musique
Du Jazz au Classique & du Classique au Jazz

JOHN DUFFY

(23.06.1926 - 22.12.2015)

Compositeur remarquable, Altruiste passionné



(Photo : Glen McClure)



Maurice Creuven 2018

Parler de musique, c'est bien ; l'écouter, c'est mieux !

CONTENU

L'Homme - 3
Le Musicien - 3
Meet the Composer - 4
John Duffy Institute for New Opera - 5
Tania León - 6
La Méthode John Duffy - 8
Hommages à John Duffy - 9
Dorothy - 10
Concerto pour Stan Getz - 12
Les enregistrements du Concerto - 15
JoAnn Falletta - 15
Le Cassatt String Quartet - 18
Glenn Morrissette - 20
Miami + San Francisco = Los Angeles - 24
Le Budman/Levy Orchestra - 31
Utah - 34
Heritage - 36
Paix et Liberté - 39
"Black Water" : un opéra américain - 41
Patrick Mason - 44
Karen Burlingame - 45
"Muhammad Ali" - 47
Musicien et philosophe - 49
Le Catalogue de John Duffy - 54
Merci, John ! - 55
Accords immortels - 59
Remerciements - 62

L'HOMME

Faire la connaissance de John Duffy, c'est découvrir un monde inimaginable, d'une diversité immense, d'un humanisme profond et d'une tenue morale exemplaire.

John est né à Manhattan, le 23 juin 1926 (non en 1928, comme parfois indiqué), de parents immigrés catholiques irlandais. Il est le neuvième de quatorze enfants.

La famille vit dans Le Bronx, l'un des cinq arrondissements (boroughs), avec Manhattan, Brooklyn, Queens et Staten Island, qui forment la ville de New York.

John fréquente les écoles catholiques, joue de l'orgue à l'église et chante dans la chorale.

A cette époque, le Bronx est réputé pour son extrême pauvreté, le règne du racisme, de la violence, voire de la criminalité. Aujourd'hui, malgré un chômage encore élevé et des conditions de vie toujours difficiles, la sécurité s'est beaucoup améliorée et la criminalité a baissé de façon drastique si bien que l'expression « The Bronx is burning » n'est plus du tout d'actualité. Les officiels du Bronx Documentary Center n'hésitent d'ailleurs pas, actuellement, à le comparer à Manhattan et à louer, dans le domaine artistique surtout, l'authenticité de l'ambiance et de la créativité que l'on peut y trouver.

Boxeur invaincu aux Golden Gloves à 14 ans mais, étant de nature pacifique, l'idée de falloir taper continuellement sur quelqu'un ne lui convient pas ; il abandonne la boxe.

L'Amérique est en guerre et, tout comme sa sœur Agnès et ses deux frères aînés, John veut servir sa patrie. Homme-grenouille à 17 ans, il participe, en 1945, à la Bataille d'Okinawa. Là, il apprend, mieux que personne, ce qu'est l'extrême violence et combien grande et essentielle est la valeur de la paix, un thème que l'on trouve fréquemment dans sa musique.

Jeune adulte disciple de Gandhi, la philosophie de John Duffy peut ainsi se résumer : le respect de la tradition, l'amour de la vie et la célébration de la liberté et de la justice. Il s'élèvera toujours contre toutes formes d'inégalité sociale.

LE MUSICIEN

Dès l'adolescence, John apprend le piano et la batterie et passe la plupart de ses soirées dans les clubs de jazz pour écouter Charlie Parker (son musicien préféré avec Jean-Sébastien Bach), Thelonious Monk, Dizzy Gillespie et Duke Ellington.

Après son service militaire, il revient à New York et étudie chez Henry Cowell, dont il est l'un des meilleurs élèves, puis avec Aaron Copland, Luigi Dallapiccola, Solomon Rosowsky et Herbert Zipper. Il fréquente aussi les cours d'été de la Lenox

School of Jazz (Music Inn) que dirige John Lewis et étudie à la Greenwich Village Music School.

Tout ce beau monde va faire, de John Duffy, un réel « Croisé » de la musique, à savoir, un tenant à la fois du jazz et du classique.

Cette approche musicale vraiment très diversifiée est concrétisée lors d'une soirée organisée en son honneur, après un concert de bienfaisance, le 13 septembre 1998, et qui voit John entouré de ses amis : Michael Gordon, Julia Wolfe, Cecil Taylor, Billy Taylor, David Lang, Steve Reich, Alvin Singleton et autres... car, si John pratique un humanisme largement ouvert, il ne limite pas, non plus, son intérêt pour toutes les formes de musique.

Pendant plus de trente ans, John Duffy, artiste visionnaire et véritable force de la nature, se dépense sans compter comme défenseur passionné des jeunes musiciens américains, noirs ou blancs, et est généralement considéré comme « *One of the great heroes of American music* ». Son impact sur la scène musicale U.S. de la fin du XXème siècle est effectivement révolutionnaire.

Son étonnante ouverture à toutes les musiques nous entraînera sur des chemins aux horizons de plus en plus vastes qui nous permettront d'apprécier tant de grandes oeuvres symphoniques que de la musique de chambre, des cantates, de l'opéra, du folklore, chaque fois, avec une énorme force de conviction qui se traduit dans la vigueur constante de son écriture.

Parallèlement à l'oeuvre de John Duffy, plusieurs intervenants nous conduiront à des incursions dans le monde du jazz moderne, notamment en Californie.

MEET THE COMPOSER

En 1974, John crée Meet the Composer, une grande organisation qui a pour mission d'assister les jeunes compositeurs, classiques et jazz, en favorisant les opportunités qui peuvent leur permettre de vivre de leur travail. Il se charge, inlassablement, de récolter les fonds nécessaires auprès de généreux mécènes, fondations, entreprises et autres.

Dans un article paru dans The New York Times, le journaliste William Grimes publie un bref historique de Meet the Composer :

« Bien avant ses trente ans, John Duffy est nommé directeur musical du festival Shakespeare Under the Stars, d'Arthur Lithgow, à l'Antioch College en Ohio ; il doit donc écrire les musiques de scène de toutes les productions.

Il occupe des fonctions similaires au Guthrie Theater de Minneapolis (Minnesota), au Long Wharf Theater de New Haven (Connecticut) et à l'American Shakespeare Festival Theater de Stratford (Connecticut) dirigé par John Houseman.

En 1974, le New York State Council on the Arts demande à John Duffy de faire

revivre un programme consacré à la musique nouvelle, Composer in Performance, dont on constatait l'échec, après cinq années d'existence, pour manque d'argent.

John propose une nouvelle initiative qu'il appelle Meet the Composer dont le nom s'oriente davantage vers une invitation, un rassemblement.

L'idée lui est inspirée par sa lecture du poète démocrate et proche du peuple, Walt Whitman (1819 - 1892), l'un des auteurs américains les plus influents du 19^{me} Siècle et dont le recueil Leaves of Grass (1855) fait date dans la littérature américaine tout en étant toujours d'une pensée très moderne.

John Duffy bénéficie d'une bourse de 65.000 \$ accordée par le Council et contacte les promoteurs de concerts. Il leur propose un marché : Si vous programmez de la musique nouvelle, Meet the Composer enverra le compositeur présenter l'œuvre à l'assistance. Deux ans plus tard, impatient d'atteindre des publics en dehors de New York, John installe des relais de Meet the Composer à travers tout le pays, constatant qu'il existe un abîme terrible entre l'amateur de concerts et les jeunes compositeurs.

Très rapidement, l'organisation en arrive à produire, dans cet esprit, environ huit mille performances chaque année. Et, en 1982, Meet the Composer parvient même à placer de jeunes compositeurs 'en résidence' auprès de grands orchestres américains dont-ils reçoivent un salaire très confortable. L'un des premiers à bénéficier de cette opportunité est John Corigliano accueilli en résidence auprès du Chicago Symphony Orchestra. En 1990, on peut compter 32 orchestres ayant accepté l'initiative. »

Meet the Composer couvre alors tous les Etats-Unis et reçoit les encouragements, voire la participation de Leonard Bernstein, Virgil Thomson, Aaron Copland, Max Roach et quantité d'autres compositeurs de renom. L'organisation de John Duffy retient même l'attention des fondations Rockefeller et Ford, de la société Exxon et du National Endowment for the Arts.

John rappelle que « *Des artistes bien connus comme John Cage et Merce Cunningham n'avaient jamais reçu que quelques milliers de dollars pour des commandes auxquelles ils avaient travaillé durant toute une année. Nous avons créé le programme compositeur-chorégraphe qui attribuait à chacun une somme de 60.000 dollars. Nous voulions que l'art et le travail du compositeur soient honorés d'un salaire approprié. »*

Depuis le 8 novembre 2011, Meet the Composer a fusionné avec l'American Music Center, un groupe créé, en 1939, par Aaron Copland, Howard Hanson et autres, pour former New Music USA, qui assume néanmoins tous les objectifs défendus, à l'origine, par les deux organisations de départ.

JOHN DUFFY INSTITUTE FOR NEW OPERA

Parmi les événements les plus marquants liés à la personnalité de John Duffy, il faut aussi souligner l'inauguration, en 2005, du John Duffy Composers Institute (devenu le John Duffy Institute for New Opera) créé en collaboration avec le prestigieux

Virginia Arts Festival qui a lieu à Norfolk (Virginie) chaque année, durant les mois d'avril et mai.

L'Institut est dédié à l'inspiration, la création et l'exécution de musiques nouvelles dues à des compositeurs actuels. La vision de John Duffy est de procurer, à de jeunes musiciens doués, la possibilité de créer, entendre et voir leurs œuvres interprétées par des artistes professionnels, un idéal que John défendait déjà, en 1974, lorsqu'il créa Meet the Composer.

Depuis 2015, le John Duffy Institute for New Opera est dirigé par Libby Larsen qui a la ferme volonté de poursuivre l'œuvre de John Duffy.

Sur les douze premières années, près de 80 jeunes compositeurs ont participé aux ateliers sur le campus de l'Old Dominion University et ont, ainsi, pu découvrir les défis pratiques posés par la réalisation d'un opéra. De plus, des compositeurs et des librettistes professionnels sont, chaque année, invités à venir partager leur expérience avec les élèves.

En mai 2017, l'Institut a produit la première mondiale de l'opéra « Kept : a ghost story » écrit par Kristin Kuster sur un livret dû à la poétesse Megan Levad. La direction était confiée à JoAnn Falletta, la mise en scène à Mary Birnbaum, avec la participation du ténor William Burden. La production de ce spectacle fut rendue possible grâce à la générosité de Connie et Marc Jacobson, philanthropes bien connus et très actifs à l'Old Dominion University.

Par ailleurs, le John Duffy Institute bénéficie du soutien de l'Andrew W. Mellon Foundation, du Friedrich Ludwig Diehn Fund (Hampton Roads) et de l'Aaron Copland Fund for Music.



John Duffy et un groupe d'anciens diplômés
(Photo : Virginia Arts Festival)

TANIA LEÓN

Dès la première année, l'Institut voit la participation de grands artistes tels que John Corigliano, Pulitzer Prize-winner en 2001 pour sa deuxième symphonie, Billy Taylor, éminent porte-parole du jazz, Mark Adamo, compositeur en résidence au New York

City Opera et Tania León, compositrice cubaine et chef d'orchestre particulièrement dynamique, née le 14 mai 1943 à La Havane, dont on ne compte plus ni les prix, ni les reconnaissances qui lui furent décernés et qui occupe, de par ses activités multiples et ses très nombreuses partitions, une place majeure dans la vie musicale américaine.

En 2012, Tania León reçoit un Grammy Award « *for Best Contemporary Classical Composition* » et un Latin Grammy Award « *for Best Classical Contemporary Composition* » avec « Inura », ballet en huit parties, pour voix, cordes et percussion, créé en mars 2009 et dont on trouve un magnifique enregistrement réalisé, en avril de la même année, aux Clinton Studios de New York par Albany Records (TROY 1284). Tania León dirige les Son Sonora Voices, le Son Sonora Ensemble et le Dance Brazil Percussion dont la présence et le brio sont absolument remarquables, merveilleusement mis en valeur par la brillante clarté de l'enregistrement réalisé par les ingénieurs Bryan Smith et David Belmont.



(Photo : Sequenza21)

Le CD comporte également un autre ballet, « Haiku », enregistré, en 1973, aux Mediasound Studios de New York et dont l'argument repose sur 17 courts poèmes japonais (haïkus). Tania León conduit le Dance Theatre of Harlem Ensemble (avec narrateur) pour qui elle a composé cette pièce alors qu'elle en était la Directrice musicale.

En 2013, à l'occasion de son 70ème anniversaire, elle reçoit le prestigieux ASCAP Victor Herbert Award toujours pour sa composition « Inura » dans laquelle on perçoit des échos musicaux de sa riche ascendance européenne, africaine, asiatique et américaine, le tout formant une musique originale et homogène aux ambiances variées dont les sonorités sont parfois étonnantes, très modernes, et les rythmes toujours efficaces, le jazz n'est pas loin. Tania León peut, elle aussi, être considérée comme une « Croisée » de la musique.

LA METHODE JOHN DUFFY

Le jeune compositeur, chef d'orchestre et de chœur, Jake Runestad, relate, dans New Music Box, l'expérience qui fut la sienne lorsqu'il participa, en 2012 avec six autres compositeurs, aux sessions du John Duffy Composers Institute consacrées surtout à l'opéra :

« John Duffy se tourne vers moi et me dit gentiment : ' C'est bien fait, Jake, mais souviens-toi que la clarté du texte est d'une suprême importance' ... J'accorde la plus grande attention à chaque mot que John prononce, non seulement parce qu'il est l'une des personnes les plus aimables et généreuses que j'aie jamais rencontrées, mais aussi parce qu'il développe une pensée particulièrement brillante pour ce qui concerne la musique et la dramaturgie ... J'ai participé à différents



John Duffy et Jake Runestad, un surdoué
(Photo : Jake Runestad)

festivals, séminaires et conférences mais le Duffy Institute n'est à nul autre pareil. Tandis qu'il offre, à chaque compositeur, l'opportunité d'entendre une excellente interprétation de sa partition, il favorise également l'amitié et la collaboration parmi les compositeurs, les interprètes, les librettistes et les chefs chargés de diriger les exécutions. De nombreux forums permettent de débattre très librement des œuvres présentées mais tout en respectant l'opinion de chacun ...

Je m'empresse de reconnaître, et c'est aussi l'avis des autres participants, que la qualité de ma musique s'est nettement améliorée après mes expériences au Duffy Institute. John continue d'être l'un de mes héros, une source d'inspiration par son engagement et sa volonté de faire vivre le nouvel opéra ... Il est l'une des personnes que j'admire le plus au monde. »

HOMMAGES A JOHN DUFFY

Le 14 janvier 2012, John Duffy est honoré, à New York, par la Chamber Music America « *For his service to American music.* »

A cette occasion, Rob Cross, Executive and Artistic Director of the Virginia Arts Festival, déclare :

« *On ne réalise pas combien John Duffy a sacrifié sa carrière musicale pour aider les autres compositeurs et revendiquer qu'ils soient reconnus comme professionnels*», ce qui sous-entend : avec un salaire décent.

Quant à Libby Larsen, compositrice du Minnesota, elle ajoute :

« *Nous sommes une profession invisible et John nous a rendus visibles.* »

Malheureusement, la cérémonie et le concert, organisés à Manhattan, sont marqués par l'absence de Dorothy, son épouse depuis plus de 30 ans, décédée paisiblement, chez elle à Hampton, le 12 octobre 2011, des suites d'une très grave maladie. Elle avait 83 ans.



Frances Richard, Tania León, John Duffy, Frank J. Oteri et son épouse Trudy Chan, Michael Spudic et Ed Harsh.
(Photo Shelley Kusnetz)

Dans un article du 19 janvier 2012 pour New Music Box, le compositeur new-yorkais Frank J. Oteri, né le 12 mai 1964 et grand défenseur de la New Music, écrit :

« *L'un de mes mentors et un vrai modèle de vie, John Duffy occupera toujours une*

place spéciale dans mon cœur. Je fais partie de ces nombreux compositeurs qui ont reçu l'aide décisive de M.T.C. pour l'exécution de leurs premières compositions. John fut l'un des premiers à critiquer la séparation artificielle que l'on fixait entre les différents genres musicaux et disait que les improvisations de Charlie Parker étaient à mettre sur un même plan que les contrepunts de Jean-Sébastien Bach. D'un point de vue personnel, John Duffy est l'une des personnes les plus généreuses que j'ai rencontrées. Lorsqu'il décida de déménager et de se défaire de sa formidable collection d'enregistrements LP accumulés durant plusieurs dizaines d'années, il m'en fit cadeau, ayant appris que j'étais un obsédé du vinyle. »

Le 10 mai 2013, John est décoré des mains de John R. Broderick, Président, et Carol Simpson, Principale, du titre d'Honorary Doctorate of Human Letters à l'Old Dominion University de Norfolk (Virginie).

Il aura également reçu deux Emmy awards pour ses partitions « A Talent for Life » et « Heritage », ainsi que le New York State Governor's Art Award, le New York City Mayor's Award of Honor for Arts and Culture et l'American Music Center's Founders' Award for Lifetime Achievement.

A remarquer, son immense attention aux beautés et à la puissance du langage, ce qui fait, de lui, le compositeur idéal pour le théâtre, la télévision et le cinéma : intégrer la musique et l'humain.

Il acquiert rapidement la réputation d'être un parfait interprète des idées et émotions, un brillant orchestrateur et un collègue d'une grande sensibilité. Il dira d'ailleurs : « Rien n'est plus magnifique que la voix humaine ! »

Malgré son intense activité humaniste, John compose plus de 300 œuvres pour l'orchestre symphonique, l'opéra, le théâtre, la télévision, le cinéma, divers ensembles de musique de chambre et autres.

DOROTHY

John et Dorothy (née Rouse-Bottom) se rencontrent en 1963 alors qu'ils habitent à Greenwich Village (N.Y.) et que John compose la musique de « Mother Courage », sur un texte de Bertolt Brecht.

Ils se marient en 1967 et partagent une même passion pour la lecture et pour l'histoire. Un premier mariage de Dorothy avec l'éminent théologien protestant américain Langdon Gilkey (1919-2004), successeur de Reinhold Niebuhr et Paul Tillich, s'est soldé par un divorce. Ils eurent un fils, Mark.



John et Dorothy
(Photo : Never-Gone)

Dory s'intéresse beaucoup aux travaux de John, lui proposant fréquemment de nouvelles idées, notamment de composer un opéra basé sur l'histoire du Roi David. Il s'y attachera bien plus tard, en 2011, à la demande du Virginia Arts Festival.

Dorothy écrit le texte de « Pride of Virginia » ce qui prend, sous sa plume, une signification toute particulière, la famille Rouse-Botton étant, avec les Van Buren, propriétaire, depuis 1930 et jusqu'en 1986, des Editions Daily Press de Virginie. Femme de grande intelligence et d'un naturel très actif, elle s'occupe, dès lors, avec son habituelle compassion, de diverses organisations, dont la Rouse-Bottom Foundation, consacrées à la protection de l'histoire, la culture et l'environnement de Hampton Roads (Sud-Est de la Virginie). De nombreux hommages, très chaleureux, lui seront rendus.

Fin des années 90, le couple se sépare mais John et Dorothy ne restent jamais très longtemps loin l'un de l'autre, se rencontrant même plusieurs fois par an.

Début 2011, la maladie très agressive de Dorothy est diagnostiquée et, dès le mois de mai, John la rejoint alors qu'elle décline déjà. Il ne la quittera plus.

Une cérémonie commémorative a lieu, le 17 octobre 2011 à 11 H., en la St. John's Episcopal Church de Hampton. La famille suggère de remplacer l'envoi éventuel de fleurs par un don au Daily Press Holiday Fund 2011 créé lors de la Grande Dépression de 1929 et dont le but est de récolter des fonds qui sont utilisés, intégralement, pour aider localement les personnes dans le besoin.

« CONCERTO POUR STAN GETZ »

John Duffy est l'auteur, en 1964, d'un « Concerto for Tenor Saxophone and Concert Band » en trois mouvements : 1. Manhattan Juggernaut ; 2. Harlem (Memorial for Children) ; 3. Opening Day : Yankee Stadium.

Editeur : Schott Music Corporation à New York.

Sur base des nombreuses conversations qu'elle a avec son oncle pour la rédaction de ses mémoires, Annette Duffy confie :

« Commandé durant l'année scolaire 1963/64, par la Duke University à Durham (Caroline du Nord), le Concerto est dédié à Stan Getz et au Duke University Concert Band, un ensemble composé d'environ 90 étudiants. En 1972, il devient le Duke University Wind Symphony.

John Duffy avait, depuis un certain temps déjà, l'intention de composer un concerto jazz ; aussi, la proposition du Département de la Musique de l'Université le décide-t-elle à se mettre à l'œuvre. Il imagine une pièce dont la structure serait un peu semblable à un concerto de Brahms mais qui offrirait, au soliste, plusieurs sections lui permettant d'improviser sur les thèmes, accords et rythmes de l'œuvre. »

John Duffy s'explique :

« D'abord, l'exposé du thème par l'ensemble, puis par le soliste ; ensuite, un léger développement suivi d'une montée en puissance pour lancer l'improvisation du ténor ; retour à une section d'ensemble puis à une cadence pour le soliste. »

La musique de John Duffy est vive, puissante, variée et énergique, mais peut aussi être très expressive, sereine, légère, voire douloureuse et triste, ainsi, dans le deuxième mouvement, Memorial for Children, qu'il compose avec, présent à l'esprit, le souvenir ému des quatre jeunes écolières noires tuées tout récemment, le 15 septembre 1963, par l'explosion d'une bombe à Birmingham (Alabama) pendant l'office du dimanche matin à l'Eglise Baptiste de la 16th Street, ce moment précis étant souligné par un effet musical particulièrement dramatique.

Nous sommes en plein dans les années de lutte pour les droits civiques aux U.S.A.

Annette Duffy reprend :

« Lorsque John remet la partition à l'Université, les autorités sont mal à l'aise avec la dédicace qui apparaît en tête du deuxième mouvement : 'Requiem for the Children Killed in the Birmingham Bombing'. La Direction lui écrit, disant qu'elle ne peut inscrire cette mention dans le programme car 'cela pourrait créer des tensions'. John Duffy répond : 'Sans la dédicace, je retire le Concerto !' (Preuve d'une dimension morale assez exceptionnelle). »



Stan Getz
(Photo : 8notes)

« Les responsables du Département Musique se tournent alors vers les musiciens du Concert Band et leur demandent de voter.

Les étudiants votent en faveur du maintien de la mention et le concert peut avoir lieu. Stan Getz est très ému par cette dédicace et met tout son cœur, toute son âme dans l'interprétation de ce mouvement. 'Ce fut du beau travail, une sonorité magnifique', nous dit John. »

Dans son Concerto, le but de John Duffy est, tout simplement, de créer, par son langage propre, un environnement musical qui permet au soliste, en dehors des passages écrits, de s'exprimer très librement dans de grandes improvisations virtuoses qui rappellent celles que John, adolescent, avait connues lorsqu'il vivait à New York et passait beaucoup de temps à Harlem.

Il n'est d'ailleurs pas le seul compositeur américain de formation classique à sympathiser, d'une manière ou d'une autre, avec le jazz. On trouve également de plus en plus de musiciens de jazz qui s'appliquent à créer des partitions très sophistiquées en y incorporant des éléments d'écriture classique.

Génie de l'improvisation, Stan Getz (1927-1991) apprécie énormément ce type d'expérience musicale. Il l'avait d'ailleurs déjà pratiqué, avec le bonheur que l'on sait, dans son enregistrement, en 1961, de « Focus », sur une partition d'Eddie Sauter.

Lors de la création du Concerto, le 13 avril 1965, il éprouve juste quelques difficultés, dans le premier mouvement, avec les changements fréquents, d'une mesure à l'autre, de rythmes à deux temps, à trois temps, en 5/8, 7/8 et 9/8.

Il avait, semble-t-il, un peu forcé sur l'apéro avant le concert, l'accueil qui lui fut

réservé étant particulièrement chaleureux !
Plus tard, John allègera ce passage.



Paul R. Bryan
(Photo : Duke University)

Le Chef d'orchestre, Paul R. Bryan, qui dirige le Duke Concert Band, déclare, malgré tout, que Stan Getz a offert, dans l'ensemble, une très belle exécution du Concerto. La seule annonce de sa présence, l'un des saxophonistes de jazz les plus connus, avait attiré une grande partie du public. Le Page auditorium (1200 places) de l'Université était comble jusqu'au dernier rang du balcon supérieur, la plus forte assistance jamais eue sur le campus.

Stan Getz reviendra très souvent, durant le printemps, à Durham, pour participer au World-Famous Duke University Rice Diet (quatre semaines de régime alimentaire) et il y interprétera même le deuxième mouvement du Concerto comme supplément au concert prévu à cette occasion au Page auditorium.

Le jour de la Première, deux autres œuvres font partie du concert : « Three Comments On War » de Jan Meyerowitz et « Music for a Festival » de Gordon Jacob, cette dernière, dirigée par Joseph Secrest, un collègue de Paul Bryan. Mais ce sont le Concerto de John Duffy et la présence de Stan Getz qui font de ce concert un événement particulièrement mémorable.

John Duffy reconnaît qu'il est très difficile de trouver un interprète lorsqu'une partition comprend des moments d'improvisation ; ou bien l'instrumentiste ne veut pas prendre le risque, ou bien il ne sait pas improviser.

Paul Bryan dirigera à nouveau le Concerto le 5 novembre 1971 avec, cette fois, Jim Crawford, saxo ténor originaire de Cary, en Caroline du Nord.

LES ENREGISTREMENTS DU CONCERTO

On peut l'entendre, interprété, en soliste, par Glenn Morrissette, musicien californien (Los Angeles), dans deux versions bien différentes.

La première, avec le Virginia Arts Festival Wind Ensemble dirigé par la grande JoAnn Falletta, sur un CD Albany Records (TROY 831) « JOHN DUFFY » publié en 2006 et qui propose le « Concerto for Tenor Saxophone and Concert Band » mais aussi d'autres pièces très fortes de John Duffy :

« Testament : America/Maine/Rejoice », avec le Virginia Symphony Chorus (Robert Shoup, directeur), « Heritage Suite for Soprano Saxophone and Piano » (Carrie Koffman, saxo soprano et Charles Woodward, piano), « Clarinette Concerto » (Patti Ferrell Carlson, clarinette), « Declaration of Interdependence » (Robert W. Cross, percussion), « Pride of Virginia », sur un texte signé Dorothy Rouse-Bottom, l'épouse de John Duffy, et « Fanfare for Shipbuilders ».

Remarquons que le deuxième mouvement du « Clarinette Concerto » a, pour titre, « Charlie Parker Day » et sert de rapprochement entre les formes du blues et du canon classique.

JOANN FALLETTA

JoAnn Falletta est née le 27 février 1954 à Brooklyn (N.Y.) et a grandi dans un Quartier italien du Queens. Elle fait ses classes au Mannes College of Music et à la Juilliard School. Elle débute sa carrière musicale comme guitariste et mandoliniste virtuose et est fréquemment appelée au Metropolitan Opera et au New York Philharmonic mais son objectif principal est la direction d'orchestre. Malheureusement, les autorités du Mannes College ne croient pas qu'une jeune femme soit capable d'assumer une telle responsabilité.

Elle poursuit alors ses études au Queens College et à la Juilliard School et obtient, des deux établissements, tous les diplômes nécessaires. Elle étudiera encore avec, entre autres, Jorge Mester, Sixten Ehrling, Semyon Bychkov et Leonard Bernstein.

Son premier engagement permanent la porte à la tête du Jamaica Symphony Orchestra, où elle reste de 1977 à 1989, et devient ainsi l'une des premières femmes à être placées à la direction d'un grand orchestre américain.



JoAnn Falletta
(Photo : Cheryl Gorski)

On peut y ajouter la très connue Marin Alsop, Gisele Ben-Dor, d'origine uruguayenne, la sino-américaine Zhang Xian, nommée à la direction du New Jersey Symphony Orchestra et qui est la première femme invitée à diriger un orchestre de la BBC, à savoir, le BBC National Orchestra of Wales.

Et la liste de ces jeunes femmes qui dirigent des orchestres américains ne cesse de s'allonger, prolongeant ainsi l'héritage de la très respectée Fiora Corradetti Contino (1925 - 2017).

Citons encore la Taïwanaise Mei-Ann Chen, la très versatile Sarah Hicks, née à Tokyo, et la Cyprote-Ecossaise-Australienne Sarah Ioannides, qui est l'épouse du tromboniste Scott Hartman dont nous parlons, chez Richard Peaslee, à propos de sa pièce « Arrows of Time ».

Soulignons que cette heureuse évolution se développe de manière tout aussi spectaculaire dans plusieurs pays d'Europe.

JoAnn Falletta dirige également divers autres orchestres et, en 1991, elle devient directrice musicale du Virginia Symphony Orchestra, contrat prorogé jusqu'en 2021. Depuis mai 1998, elle est nommée à la direction du Buffalo Philharmonic Orchestra (New York) à qui elle va rendre tout son prestige par de nombreux enregistrements et le retour à Carnegie Hall après vingt années d'absence. Là aussi, son contrat est scellé jusqu'en 2021, au moins. Le nom de JoAnn Falletta est ainsi durablement associé à celui du Buffalo.

On connaît déjà ce type de phénomène pour d'autres orchestres dont la renommée et le prestige restent liés à la forte personnalité d'un chef : Leonard Bernstein pour New

York, George Szell pour Cleveland, Fritz Reiner pour Chicago, Maurice Abravanel pour l'Utah, Eugene Ormandy à Philadelphie, Herbert von Karajan à Berlin, etc.

JoAnn Falletta a dirigé plus d'une centaine d'orchestres en Amérique du Nord et plusieurs des plus importants ensembles en Europe, Asie, Amérique du Sud et Afrique.

Elle a reçu de très nombreux prix, parmi les plus prestigieux, et est considérée comme la championne de la musique de notre temps, à savoir : plus de 500 oeuvres de compositeurs américains dont 110 créations mondiales.

En 2004, la JoAnn Falletta International Guitar Concerto Competition est organisée en son honneur. Il s'agit de la première compétition pour guitare avec accompagnement d'un grand orchestre symphonique. Elle a lieu tous les deux ans et a pour but d'encourager et d'aider les jeunes guitaristes classiques dans l'évolution de leur carrière.

Sachons aussi que, depuis toujours, JoAnn Falletta s'engage énergiquement dans la défense des jeunes musiciens, professionnels ou étudiants.



Le Buffalo Philharmonic Orchestra et le Buffalo Philharmonic Chorus au Kleinhans Music Hall
(Photo : Tickets Inventory)

Sa discographie contient près d'une centaine de CD et compte deux Grammy Awards et dix Nominations.

La plupart des enregistrements sont exécutés principalement avec le Buffalo et le Virginia mais aussi avec d'autres orchestres, dont celui de l'Ulster et le London Symphony. Les gravures sont faites surtout par Naxos, d'autres par Albany mais également sur le label Beau Fleuve imaginé, par JoAnn Falletta, exclusivement pour l'excellent Buffalo Philharmonic.

Parmi les enregistrements les plus récents, on trouve des compositeurs tels que V.

Novak, R. Strauss, G. Mahler, I. Stravinsky, J. Brahms, P. Tchaikovsky, V. Herbert, C. Saint-Saëns, P. Dukas, M. Ravel, F. Schmitt, E. Elgar, J. Sibelius, C. Nielsen, etc. et des oeuvres de Fanny Mendelssohn, Clara Schumann, Lili Boulanger et Germaine Tailleferre.

Mais la petite merveille du répertoire de JoAnn Falletta, c'est sa participation à la grande série d'enregistrements de musique américaine répertoriée sous l'appellation « Naxos American Classics Series » et qui contient des oeuvres de : John Luther Adams, Elinor Armer, Romeo Cascarino, Frederick Converse, Aaron Copland, John Corigliano, Duke Ellington, Kenneth Fuchs, Jack Gallagher, George Gershwin, Morton Gould, Charles Griffes, Daron Hagen, Adolphus Hailstork, Jerome Moross, John Knowles Paine, Shulamit Ran, etc.

D'autres chefs et orchestres américains s'inscrivent aussi dans cette série et procurent, au mélomane un peu curieux, une magnifique opportunité de découvrir la musique de ces compositeurs dont certains, reconnaissons-le, sont loin d'être connus. Les oeuvres proposées n'atteignent pas toutes un même niveau d'excellence mais le grand mérite de Naxos est de leur offrir la possibilité d'une large audience :

https://www.naxos.com/series/american_classics.htm .

En 2016, JoAnn Falletta est élue à la prestigieuse American Academy of Arts and Sciences.

Son site : <http://www.joannfalletta.com/biography.html>

Dans les pages du Washington Post, Joe Banno conclut parfaitement son portrait de JoAnn Falletta en disant :

« JoAnn possède la discipline de Toscanini, l'intériorité de Bruno Walter, le spectaculaire de Stokowski et la frénésie contrôlée de Leonard Bernstein. »

LE CASSATT STRING QUARTET

La seconde version du Concerto, dans une transcription pour quintet à cordes réalisée par John Duffy et Joe Gianono, est interprétée, toujours par Glenn Morrissette, en compagnie, cette fois, du Cassatt String Quartet (Muneko Otani, 1^{er} violon ; Jennifer Leshnower, 2nd violon ; Sarah Adams, alto et Nicole Johnson, violoncelle) plus Tomoya Aomori, contrebasse, sur un CD Albany Records (TROY 1240) publié, en 2010, sous l'appellation « We Want Mark Twain ».

A titre indicatif, signalons que le Cassatt String Quartet (Manhattan) porte le nom de Mary Stevenson Cassatt (1844 - 1926), peintre et graveuse américaine très appréciée, qui passe une grande partie de sa vie en Europe, surtout en France (60 années), où elle apprend beaucoup des Impressionnistes, dont le célèbre Edgar Degas, et sera, comme lui, une peintre de portraits. En 1894, elle achète le Château de Beaufresne à

Le Mesnil-Théribus (Oise/Picardie - France) et c'est là qu'elle est enterrée.
En 2018, le musée Jacquemart-André, Paris, lui rend un bel hommage de plusieurs mois.



Le Cassatt String Quartet en 2010
Gauche : M. Otami - Haut : J. Leshnower, N. Johnson - Bas : S. Adams.
(Photo : Mary Ann Moy)

Afin de rendre la partition du Concerto accessible à des ensembles encore plus réduits, John Duffy en écrit trois autres adaptations : pour piano et saxo ténor ; pour piano, batterie et ténor ; et pour piano, contrebasse, batterie et ténor.
Un bel effort de vulgarisation.

« We Want Mark Twain » est aussi le titre de la première partition de John Duffy que l'on trouve sur le disque, interprétée également par le Quatuor Cassatt (plus Isaiah Sheffer, narrateur et Signe Mortensen, chanteuse et actrice). La musique est inspirée de plusieurs écrits de Mark Twain que John apprécie beaucoup ; il en a fait une sorte de voyage musical.

Il s'agit d'une commande du Howard Hanson Institute for American Music logé à l'Eastman School of Music de Rochester (New York) destinée au Ying Quartet créé, en 1988, par Timothy, Janet, Philip et David Ying.

Le Ying Quartet est également en résidence à l'Eastman School. Timothy Ying en fut le premier violon pendant plus de vingt ans, remplacé, en 2010, par Ayano Ninomiya. Depuis 2015, c'est le talentueux et déjà très demandé, malgré son jeune âge (28 ans), Robin Scott qui reprend cette fonction ainsi que celle d'enseignant à la prestigieuse Eastman School of Music.

Le CD permet, en plus, d'apprécier quelques « Portraits for Orchestra » du compositeur : tout d'abord « Mountains Majesty » par l'Utah Symphony Orchestra dirigé par le talentueux Joseph Silverstein (1932 - 2015), classé 3^{me} au Concours Reine Elisabeth de violon en 1959, puis « Jérusalem », « Istanbul », « Muhammad

Ali », « Picasso », « Einstein » et « Lady Liberty » joués par le Royal Philharmonic Orchestra (Angleterre) conduit par Richard Williams.

Les « Portraits » regroupent des partitions que John Duffy a écrites pour le concert, le cinéma et le théâtre durant les cinquante années qui ont précédé l'enregistrement. Ils furent commandés par le Sierra Club et Channel Thirteen (New York).

Dans son analyse pour Music Web International, Rob Barnett écrit :

« John Duffy n'est pas étranger au monde de la mélodie et, de toute évidence, il n'adhère pas aux aventures sonores révolutionnaires. Son style musical est traditionaliste et son art de la composition est impeccable. Et s'il rappelle parfois un peu Aaron Copland, c'est avec une grande fraîcheur et une force de conviction très personnelle. »

GLENN MORRISSETTE

Diplômé en Studio Music & Jazz de l'University of Miami, Glenn Morrissette est un personnage étonnant et un musicien aux multiples talents dont la philosophie de vie est assez exceptionnelle, ainsi que Bob Pool nous le décrit si bien, le 22 mars 2011, dans le Los Angeles Time :

« Né en Juillet 1969, c'est en 2009 que Glenn fait, un jour, le tour de son appartement de Burbank (Californie) et réalise qu'il s'est laissé envahir par tant de choses dont il ne se sert pas et qui l'obligent à occuper un couteux appartement afin de les conserver ! C'est ce qu'il appelle du "consommérisme imprudent".



Glenn Morrissette
(Photo : jpg)



Dans son studio mobile
(Photo : Glenn Morrissette)



Glenn, son saxo et son van complètement transformé (le 3ème)
(Photo : Glenn Morrissette)

Il décide de faire la liste de ce dont il a vraiment besoin pour être heureux et, à sa grande surprise, la liste est très courte : ses saxophones (ténor et alto), la clarinette, son ordinateur portable, une réserve de vêtements, un bon livre et son rasoir électrique. Tout le reste est soit donné, soit vendu.

Alors qu'il se rend à une répétition dans sa Miata sport (Mazda), il aperçoit un modeste motor-home et se dit qu'il pourrait, à présent, vivre dans ce type de véhicule.

Ne sachant pas s'il allait aimer ce genre de vie, il décide d'être prudent et achète, en juin, un van d'occasion, vieux de 16 ans, à 14.000 \$.

Un mois plus tard, il restitue les clés de son appartement, vend sa Miata et embarque, avec sa chatte Emily, à bord de son van. »

Glenn crée un blog "[To Simplify](#)" et y parle de sa nouvelle vie, avec de très belles photos de ses randonnées, voire des vidéos (You Tube) où on l'entend improviser magnifiquement et très jazz, absolument seul, en pleine nature, sur quelques standards de la musique américaine tels que : « East of the Sun », « I Loves You, Porgy », « Darn That Dream », « All the Things You Are » ... « *Cela fait fuir les ours et chanter les oiseaux* », dit-il.

« Je suis heureux, aujourd'hui, de circuler dans la San Fernando Valley sur la bande de droite et en respectant la limitation de vitesse. C'est nouveau pour moi qui n'ai piloté que des deux-places depuis 15 ans. Alors que les roadsters me demandaient de rouler aussi vite que permis par la circulation, le van, lui, m'impose une conduite plus calme et je m'étonne d'aimer cela. »

Mais, revenons à Bob Pool, qui poursuit :

« Dans l'immédiat, Glenn se limite aux environs de Burbank mais apprécie rapidement le fait de pouvoir parcourir toute la Californie du Sud et d'y découvrir des endroits dont il ignorait jusqu'à l'existence. On l'aperçoit visitant le Mojave Desert, les Santa Monica Mountains, Lake Hughes, Carrizo Plain, Ojai et reprendre la route.

Ses amis lui demandent poliment pourquoi il fait cela. Mais Glenn est un esprit libre qui veut faire quelque chose de sa vie !

Et il se rend rapidement compte que la vie de nomade convient parfaitement à sa profession de musicien compositeur-arrangeur qui le conduit partout en Californie du Sud : il peut créer dans le calme et la sérénité puis envoyer, par e-mail, ses arrangements et orchestrations, de son portable vers le studio d'enregistrement où il se rend dès que la session avec orchestre est organisée.

C'est ainsi qu'il écrit, sur les esquisses de Ron Jones, la musique d'une douzaine d'épisodes de "Family Guy" pour un ensemble de 60 musiciens. Il travaille au quatrième épisode alors qu'il se trouve au Dakota du Sud et écrit la partition du show spécial de Noël en étant parqué sur les bords du Lake Mead au Nevada. »

Dans son enquête du 20 octobre 2011 pour U.S. News & World Report LP : « The Secret to Living Well on \$20.000 a Year », Kimberly Palmer reçoit les confidences de Glenn le 'minimaliste' qui explique comment il fait pour vivre avec juste 11.000 \$ par an :

« Un jour, j'ai ressenti la nécessité très forte de simplifier ma vie. Mon appartement, mon garage étaient remplis de choses que je n'utilisais jamais, ce qui m'obligeait à payer de gros loyers afin de les conserver. Mon plan initial était de chercher un appartement plus petit mais j'ai vite réalisé qu'il ne me fallait pas grand chose pour être heureux et c'est ainsi que l'idée du van que j'avais vu en ville s'est imposée à mon esprit.

Pour vivre avec moins d'11.000 \$ par an, il faut évidemment n'avoir ni loyer, ni crédit à rembourser. J'ai dû payer mon véhicule mais je surveille ma consommation de carburant : moins de 300 \$ par mois ; je ne circule pas si je n'y suis pas obligé.

Je ne lésine pas sur la nourriture, je mange très bien, surtout des produits naturels, fruits et légumes. Je vais dans les fermes, sur les marchés et dans les magasins bio. Je dépense environ 250 \$ par mois en alimentation. Je pourrais certainement dépenser moins si je n'étais pas aussi attentif à la bonne nourriture.

Je ne sors que très rarement. Je préfère la cuisine que je fais à celle des restaurants ; je suis souvent déçu. 30 \$ dépensés au resto me permettent de me nourrir correctement pendant 4 ou 5 jours.

Je ne suis pas un grand buveur ; si je bois, parfois, c'est socialement. Je suis un gars très simple. La musique est toute ma vie. Même en congé, je fais de la musique ; c'est à la fois une profession et un hobby.

Côté habillement, je suis du type jeans et T-shirt ; j'ai de la réserve. Je passe chaque semaine à la blanchisserie. Je possède aussi un costume.

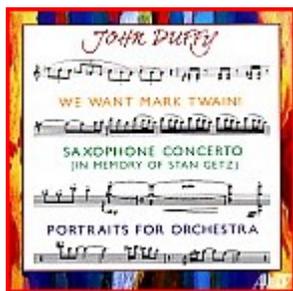
En déplacement, j'essaie toujours de m'arrêter dans des endroits intéressants. C'est très facile et gratuit. Il y a vraiment beaucoup de beaux panoramas dans ce pays : les forêts nationales, l'océan, le bord d'un lac ou le centre d'une gentille petite ville. Rencontrer des gens extraordinaires.

J'aime investir et possède déjà de belles économies qui pourraient me permettre de ne plus travailler mais je ne me vois pas en retraite.

Vivre modestement mais faire ce que j'aime et apprécier la vie ; c'est ma liberté ! »

Comme instrumentiste, Glenn participe régulièrement à des séances d'enregistrement à Los Angeles ; hier, c'était le Clare Fischer Big Band, puis ce fut le Bevan Manson Ensemble, le Bill Fulton Band, le Budman/Levy Orchestra, le No Vacancy Orchestra dirigé par le crooner Dave Damiani, etc. sans oublier ni les sessions consacrées aux deux versions du Concerto de John Duffy, ni la cérémonie d'hommage à ce dernier.

Dans les enregistrements du Concerto, il ne s'agit évidemment pas d'imiter Stan Getz, même si la sonorité de Glenn Morrissette se rapproche parfois un peu de la sienne.



Quatuor Cassatt

Concert Band - JoAnn Falletta

(Photos : Albany Records)

Les moments jazz sont discrets mais réels, notamment dans la troisième partie où le ténor et la basse (plus batterie dans la version orchestre) s'engagent dans un blues très réussi.

A remarquer, la belle cadence jouée par Glenn Morrissette à la fin du premier mouvement de même que l'aisance avec laquelle il évolue dans cette partition qui n'est pourtant pas simple à maîtriser.

Les deux versions du Concerto ont leurs qualités propres : la rapidité, la nervosité du Quatuor, dont il faut souligner l'éclatante virtuosité ; la grandeur et la puissance de l'impact avec le Concert Band composé de 44 jeunes musiciens formidables.

A l'audition, on pourrait presque dire qu'il s'agit là de deux oeuvres magistrales mais bien différentes l'une de l'autre.

MIAMI + SAN FRANCISCO = LOS ANGELES

Même s'il n'y joue pas en soliste, la présence de Glenn Morrissette dans la section de saxos du Budman/Levy Orchestra nous offre l'occasion de découvrir un jeune et magnifique big band de Los Angeles qui a, dès sa création, en 2007, reçu les applaudissements de la critique spécialisée.

Il est dirigé, à la fois, par le multi-instrumentiste virtuose Alex Budman (saxos ténor, alto, soprano et baryton, flûte, piccolo, clarinette, clarinette basse, claviers ...) et par le compositeur, arrangeur, orchestrateur et tromboniste Jeremy Levy. L'orchestre réunit les meilleurs musiciens de studio de Los Angeles et son répertoire se compose de partitions contemporaines vivantes, dynamiques et qui favorisent les échanges entre musiciens.

A propos de Jeremy Levy.

En 2004, Jeremy reçoit un Master's Degree in Studio Jazz Writing de l'University of Miami et remporte, en 2010 avec un percutant et swinguant « Blues for Pembroke », l'Airmen of Note's Sammy Nestico Award pour la qualité de son arrangement. On peut l'entendre sur le site soundcloud.com/jeremy-levy-1/blues-for-pembroke .

Ce concours constitue une belle opportunité de reconnaissance pour les compositions non encore publiées et consacrées aux ensembles de jazz. La pièce du vainqueur est exécutée et enregistrée par Airmen of Note dans le cadre de Jazz Heritage Series.



Glenn (au 1er plan) et le Budman/Levy Orchestra en 2012 au Lighthouse Café - Hermosa Beach
(Photo : Gordon Sapsed)

A l'instar de beaucoup de compositeurs californiens de valeur, Jeremy est très

demandé comme orchestrateur pour le cinéma, la TV et même les jeux vidéo. Le catalogue IMDb (Internet Movie Database) comptabilise déjà plus de 70 partitions à son crédit.

Quelques titres : « Tower Heist », « The Event », « No Ordinary Family », « Battlestar Gallactica », « Batman, Arkham City », « Infamous 2 », « God of War 3 », « Caprica », « Terminator », « Rush Hour 3 », « Trolls », « Godless », « Star Wars : Battlefront II », « Lego Ninjago », etc.

Il a aussi écrit nombre de partitions pour divers spectacles de télévision qui vont du « Tonight Show with Jay Leno » à « American Idol » en passant par deux concerts du National Symphony Orchestra et les orchestrations de l'enregistrement « I Fall In Love Too Easily » par la chanteuse très intimiste Katharine McPhee.

Comme instrumentiste, il participe, entre autres, au Brian Setzer Orchestra et a enregistré avec The Game, Silversun Pickups et Susan Tedeschi.

Sur son site personnel www.jlevymusic.com (ne pas confondre avec d'autres Jeremy Levy) on dispose d'un rapide aperçu du CD « From There to Here ». Il est facile d'imaginer que « There » rappelle Miami pour Jeremy et San Francisco pour Alex, alors que « Here » suggère simplement Los Angeles pour les deux compères.

Jeremy propose également quelques courtes pièces de sa composition ainsi que plusieurs orchestrations pour le cinéma et la TV. Contrairement à la musique du CD, ces partitions, bien que brillantes, ne font pas partie de l'esthétique jazz.

Le site de l'orchestre www.budmanlevyorchestra.com permet également d'écouter des extraits du CD et de découvrir quelques photos des musiciens.

En 2012, dans le cadre du NAMM Show (National Association of Music Merchants) à Los Angeles, Jeremy Levy se confie au sympathique musicologue et guitariste Scott Yoho :

« Comme tous les compositeurs qui viennent à Los Angeles, j'espérais travailler pour le monde du cinéma, surtout dans l'orchestration des musiques de film, domaine auquel je m'étais bien préparé, ma formation reposant essentiellement sur une notation musicale stricte. Le piano n'étant pas mon premier instrument, je préfère l'écriture digitale avec plume et papier à la manière de Finale Music (The World Standard in Music Notation Software), même pour grand orchestre et malgré l'extrême minutie que cela exige. L'importance que l'écriture a prise dans mon métier m'oblige à mettre en suspens la pratique du trombone plus fréquente à mes débuts.

Quant à l'orchestre, les circonstances font que, personnellement, j'assume le côté composition, arrangement et orchestration, la voix musicale interne du band, tandis qu'Alex est l'artiste qui la fait vivre.

Mon contexte musical est très varié, ce qui transparait dans mes partitions. Je m'intéresse aux productions rock et pop et j'aime les disques "fusion" des années 70 et 80. On peut considérer que ma musique de jazz s'inscrit dans la ligne d'une Maria Schneider, par exemple. »

Du côté d'Alex Budman.

A San Francisco, l'excellent Contemporary Jazz Orchestra (16 musiciens) est dirigé par son fondateur (depuis janvier 1995), le saxophoniste Christopher Bonnier Pitts. En avril 2000, ce dernier rentre à Boston et Alex Budman lui succède.

Alex enregistre deux CD : « Monday in the City », en décembre 2001, pour Jazznation Records (JN 7003) puis « Instruments of Mass Pleasure », en février 2005, chez Origin Records (OA2 22024).

Deux albums avaient été publiés à l'époque de Christopher Pitts : « Live at Pearl's », en 1996, pour compte propre, et « Trench Heroes », en 1999 (JN 7002).

Malheureusement, seul, le dernier CD « Instruments » est toujours facilement disponible via, notamment, alexbudman.com/cjo/recordings.htm . Les trois autres apparaissent encore sur le site www.jazznation.com/CJO-CDs.htm One Nation under Swing, mais sans certitude.

Comme son nom l'indique, le Contemporary Jazz Orchestra est réellement un ensemble « contemporain ». Il propose, en effet, un répertoire qui évolue, d'année en année, en fonction de la personnalité des musiciens qui le composent ou qui écrivent pour lui. En général, les arrangements dépassent largement les durées traditionnelles et laissent une place très importante à l'improvisation.



Le Contemporary Jazz Orchestra
(Photo : Steve Sheraton)

Dès le début, l'orchestre s'inscrit dans la grande tradition des big bands de l'ère Bop ou Post-Bop. Le premier CD « Live at Pearl's » est enregistré, avec les moyens du bord, le 4 novembre 1996 au Jazz at Pearl's, un club de jazz de San Francisco, fermé, malheureusement, depuis 2008. On y trouve des compositions signées Frank Foster, Bronislaw Kaper, Herbie Hancock, Dizzy Gillespie, Thad Jones et quatre arrangements magnifiques dus au très regretté trompettiste de Detroit Eddie Nuccilli (1924 - 2011), à savoir : « Invitation », « Angel Eyes », « Dolphin Dance » et un

fantastique « Night in Tunisia » avec l'ex-kentonien Warren Gale à la trompette, Christopher Pitts au ténor, Brad Buethe à la guitare et un percutant Danny Spencer à la batterie ; le finale, très original, surprend même le public présent au concert.

En plus d'être dédié à la mémoire des saxophonistes Sam Sanders et Joe Henderson, « Trench Heroes » veut rendre hommage, comme dit Christopher Pitts, « *A tous ces héros qui, ne cherchant ni la célébrité, ni la fortune, ni nos votes, ni même notre attention, donnent le meilleur d'eux-mêmes, sérieusement et en confiance.* »

Il pense, bien sûr, aux héros de guerre mais n'hésite pas à y associer, entre autres, les enseignants et les musiciens.

Les thèmes de ce deuxième disque, gravé live au Yoshi's d'Oakland en décembre 1999, sont de Charlie Mingus, Count Basie, Frank Foster et Oliver Nelson ; « City Lights », du compositeur anglais Carroll Coates, deux pièces de l'excellent trompettiste de l'orchestre Chuck MacKinnon, « Buddy T » et « These Times », ainsi qu'un très beau « Body and Soul », dans un arrangement d'Eddie Nuccilli, avec, en solistes, le jeune pianiste Jacob Semetko et le magnifique alto d'Eric Crystal. On apprécie également deux interventions du très bon chanteur Duane Lawrence qui se situe bien dans la tradition du regretté Joe Williams, par exemple.

Le Contemporary Jazz Orchestra revient au Pearl's, le 3 décembre 2001, sous la conduite, cette fois, d'Alex Budman pour l'enregistrement de « Monday in the City » avec des compositions de McCoy Tyner, Oliver Nelson, Kenny Dorham, Duke Ellington et Thad Jones. A souligner, le très bel « Interlude » que le phénoménal pianiste Matt Clark, véritable « Croisé » de la musique, place, en solitaire, entre les plages 3 et 4, dans un enchaînement miraculeux de musicalité, de technique et d'imagination. Matt s'affirme d'ailleurs brillamment dès le tout premier morceau du disque, « Passion Dance » de McCoy Tyner, sur tempo ultrarapide. L'orchestre fait à nouveau preuve d'une parfaite autorité et déploie son énergie habituelle dans l'exécution impeccable de ces thèmes souvent complexes, lents ou rapides, mais toujours très bien balancés. Alex n'intervient, en soliste, que dans deux morceaux : « Oclupaca » du Duke, à la clarinette, et « Black, Brown and Beautiful » d'Oliver Nelson, à l'alto, laissant s'exprimer les autres improvisateurs de l'orchestre qui possèdent tous une forte personnalité, notamment le passionnant Mike "Boy Wonder" Olmos et l'impeccable Steffen Kuehn, trompettes, ainsi qu'un magnifique Howard Cespedes à la flûte, oubliant, pour un moment, son habituel baryton. Le disque se clôture en souplesse sur un thème de Thad Jones : « Fingers, Introductions » avec Dave Scott, très fin à la trompette, Mike Rinta au trombone et un redoutable sax battle entre les ténors Gene Burkert et Todd Dickow.

Le quatrième CD du Contemporary Jazz Orchestra n'est pas un live, cette fois ; il est enregistré, du 7 au 9 février 2005, dans les studios Coast Records de San Francisco et produit, par Alex Budman, sur la marque OA2 Records (OA2 22024).

Ce disque présente une particularité très intéressante, en ce sens que toutes les compositions, sauf la dernière, ne sont plus dues à des sommités du jazz mais uniquement à des musiciens appartenant ou ayant appartenu à l'orchestre et qui

possèdent un art de l'écriture jazz qui n'a rien à envier à celui de leurs illustres aînés. Ils sont : Alex Budman (2), Christopher Pitts (2 titres arrangés par Chuck MacKinnon), Lorenzo Farrell, contrebasse (2) et Leonard Thompson, piano (2). Les orchestrations peuvent être fines, voire discrètes mais aussi grandioses, solennelles même et toujours animées, vivantes ; une musique « habitée ». Le disque se termine par la partition qu'Oliver Nelson avait écrite pour Benny Goodman « Ballad for Benny », qui ne l'a jamais enregistrée et qui est ici interprétée magnifiquement par Alex, à la clarinette. De plus, Alex intervient, parmi les solistes, dans trois autres morceaux, chaque fois avec un instrument différent : alto, ténor ou soprano. Dans l'orchestre, on reconnaît, notamment, le prolifique Mike Olmos à la trompette et au flugelhorn, Tod Dickow au ténor et Eric Crystal aussi au ténor, cette fois. Les ensembles sont toujours impeccables, la vitalité et le swing bien présents. L'imagination est au pouvoir !

Dans le commentaire qu'il publie à chaque sortie de disque pour le site All About Jazz, le pertinent jazzologue Jack Bowers dit tout le plaisir que le Contemporary Jazz Orchestra lui apporte :

« Lors du premier Pearl's, l'orchestre démarre sans la moindre hésitation et conserve la forme durant tout le concert. On ne gaspille aucune minute, les partitions et les solistes sont first-class et, malgré les risques de l'enregistrement live, c'est la volonté d'aller de l'avant qui domine et emporte l'enthousiasme du public. Des musiciens engagés et qui savent swinguer.

Créé sur la Fondation initiée par Duke Ellington et Count Basie, le CJO a, pour mission, de promouvoir la tradition du big band jazz, valoriser l'expérience de musiciens solistes, interpréter la musique de nouveaux compositeurs et arrangeurs de talent, introduire cette tradition auprès de nouveaux auditoires et présenter des artistes reconnus internationalement dans le contexte du big band. D'un enregistrement à l'autre, on constate, avec satisfaction, que ce mandat est bien respecté.

Honnêtement, je ne veux dénigrer personne mais je dois reconnaître que, si le CJO est un bon orchestre sous Christopher Pitts, il est meilleur encore avec Alex Budman. Il s'agit probablement d'une évolution toute naturelle ; un peu plus de muscle et de cohésion mais la différence est très mince et chacune des deux formations possède sa propre efficacité.

Sur le quatrième album, les jeunes partitions sont modernes, comme on peut le souhaiter, mais s'inscrivent solidement dans la tradition musicale du jazz sans jamais chercher à accomplir des performances indéfinies, voire bizarres, en reniant les conventions rythmiques et harmoniques originelles.

Le CJO réalise ce dont le monde a besoin et les mélomanes qui apprécient qu'un big band fasse d'abord de la vraie musique ne sauraient qu'être conquis. »

En 2005, Alex remet l'orchestre entre les mains du saxophoniste-arrangeur Tod Dickow et s'installe à Los Angeles.



Randall Kline
(Photo : Twitter)



Jack Bowers
(Photo : All About Jazz)

Terminons brièvement ce passage par San Francisco en disant que le jazz y est toujours bien vivant et mérite même que l'on s'y intéresse davantage. Nous en trouvons d'ailleurs la preuve dans le témoignage de Richard Scheinin, journaliste au Bay Area News Group :

« Les clubs sont un peu moins nombreux dans la Bay Area mais il y a encore beaucoup de jazz, probablement autant que par le passé.

La San Francisco Jazz Organization, une ASBL créée en 1983 par Randall Kline sous le nom 'Jazz in the City', possède à présent sa propre salle de concert de 700 places, le tout nouveau San Francisco (SF) Jazz Center (64 millions de \$), inauguré le 21 janvier 2013, et y propose plus de 300 concerts par an. Il s'agit là d'une stupéfiante organisation, la principale institution culturelle mondiale consacrée au jazz et la première structure autonome des USA édifiée spécifiquement pour le jazz. »

L'architecte du SF JAZZ Center est Mark Cavagnero qui collabore avec l'acousticien Sam Berkow et le designer de théâtre Len Auerbach pour concevoir un espace, le Robert N. Miner Auditorium, qui possède, à la fois, l'acoustique d'une grande salle de concert et l'intimité décontractée d'un club de jazz.

D'autre part, un local d'une centaine de sièges, le Joe Henderson Lab, est destiné aux étudiants de tous âges qui peuvent y participer à des ateliers, répétitions, master classes et formations privées. Visites possibles sur le site www.sfjazz.org/visit .



Extérieur



Intérieur

Le SAN FRANCISCO (SF) JAZZ Center
(Photos : Tim Griffith/Mark Cavagnero Associates)

Randall Kline déclare :

« Nous avons voulu créer un endroit où toute une communauté a la possibilité de se retrouver autour du jazz ; un endroit où le jazz peut faire ce qu'il a toujours fait : grandir et changer. Maintenant, il y a un centre permanent à San Francisco où il peut s'épanouir. »

A l'occasion du cinquième anniversaire du SF Jazz Center, le journaliste Yoshi Kato, qui a assisté personnellement à plus de 150 concerts donnés au Centre, a établi une sélection des 15 concerts qui l'ont le plus impressionné sur ces cinq années, à savoir :

le Trio Hiromi, Jason Moran, Eric Harland, Cécile McLorin Salvant, le Trio ACS (Geri Allen, Esperanza Spalding, Terri Lyne Carrington), le Groupe Kenny Barron-Terence Blanchard-Ambrose Akinmusire, le pianiste Ethan Iverson, Terence Blanchard et son opéra « Champion », le Quartet de Pat Metheny, Brad Mehldau, un hommage à feu Bobby Hutcherson (pour aider sa famille), le concert de gala en l'honneur du percussionniste (tabla) indien Zakir Hussain, le Quintet Scott Amendola, le spectacle Roseanne Cash-Emmylou Harris-Lucinda Williams et, enfin, le Tentet Anat Cohen.

Ceci donne une petite idée de la grande diversité dont les responsables du Centre tiennent compte dans l'établissement des programmes.



Richard Scheinin
(Photo : Performing Arts Monterey Bay)



Yoshi Kato et Tiffany Austin (Vocaliste jazz)
(Photo : Drew Altizer)

A Los Angeles, Alex Budman doit, à nouveau, répondre à une demande toujours aussi forte comme soliste ou musicien de session. Ses exceptionnelles possibilités instrumentales lui permettent de participer à plus de 300 concerts et de jouer, voire d'enregistrer avec d'innombrables vedettes telles qu'Eric Clapton, Clare Fischer, Liza Minnelli, Rosemary Clooney, Kim Richmond et une quarantaine d'autres artistes, dont Steve Huffsteter, Chris Walden, Ed Neumeister, Mike Barone et Tim Davies.

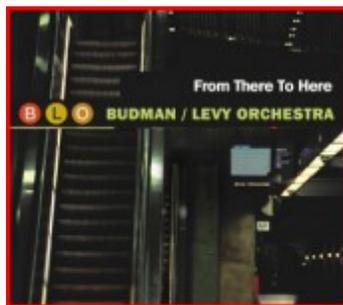
On le trouve aussi dans le dynamique big band californien dirigé par Gary Urwin, excellent arrangeur/compositeur, avocat, le jour, et musicien, la nuit, qui prend plaisir à utiliser des pointures telles que, entre autres, Kim Richmond, Pete Christlieb, Andy Martin, Wayne Bergeron, Bill Watrous, Bobby Shew, Christian Jacob, Carl Saunders et ... ça balance ferme ; on croirait même parfois entendre le grand Bill Holman, ce qui n'est pas rien !

LE BUDMAN/LEVY ORCHESTRA

C'est en 2007 qu'Alex et Jeremy se rencontrent, partageant le même objectif : créer un nouveau big band afin de valoriser la jeune génération de musiciens talentueux arrivés récemment à Los Angeles ; le Budman/Levy Orchestra est né et devient rapidement l'un des groupes musicaux les plus importants de la West Coast.



(Photo : Alex Budman)



(Photo : Origin Records)



(Photo : Jeremy Levy)

Le premier CD « From There to Here » est gravé les 20 et 21 avril 2010 à Los Angeles (Dave's Room) et publié, en 2012, par Origin Records (OA2 22087).

Plus de 25 musiciens se partagent les deux sessions d'enregistrement :

Rick Keller, saxo alto, soprano et flûte ; Phil Feather ou Kevin Garren, alto et flûte ; Glenn Morrissette, saxo ténor et clarinette ; Glen Berger, ténor et clarinette ou Rob Hardt, ténor ; Ken Fisher, saxo baryton et basson. Jamie Hovorka, Rob Schaer, Michael Stever et Kyle Newmaster, trompettes et bugles. Jason Thor, Paul Young et Jacques Voyement ou Francisco Torres, trombones ; Denis Jiron, trombone basse. Andy Langham, piano et mélodica ; Andrew Synowiec, guitares ; David Hughes, basses acoustique et électrique ; Jamey Tate, batterie et Brian Kilgore, percussion. Songa Lee et Lisa Liu, violons ; Caroline Buckman, alto et Ginger Murphy, violoncelle (page 9 « Waiting »). Invité : Andy Martin, trombone (pages 7 et 10).

Alex Budman est le soliste principal ; on l'entend, dans presque toutes les plages, soit au ténor, soit au soprano ou à la clarinette basse.

Les arrangements et orchestrations sont de Jeremy Levy ainsi que neuf des onze compositions. « Zona Mona » est de Bela Fleck et Jeff Coffin ; « Slings and Arrows » est dû à Michael Brecker.

Musicalement, ce brillant CD se présente sous la forme d'une grande Suite en onze parties pour solistes et orchestre dont la remarquable homogénéité d'écriture est due au talent d'orchestrateur de Jeremy, ce qui correspond tout à fait au grand principe défendu par le très regretté Bill Russo, à savoir que, si la qualité d'une exécution dépend, bien sûr, des trois éléments qui constituent habituellement la base de toute bonne musique : la mélodie, l'harmonie et le rythme, un quatrième, tout aussi important à ses yeux, est l'orchestration. Et il aurait, très certainement, aimé le magnifique travail de Jeremy, reflet d'une personnalité vraie, authentique.

Comme c'est généralement le cas aujourd'hui dans le jazz, les partitions sont ici structurées, voire complexes, mais la musique n'est jamais ennuyeuse, bien au contraire, et il y a du swing. Chaque pièce possède un caractère qui lui est propre, très diversifié, que les solistes viennent enrichir grâce à un art accompli de l'improvisation. Il est donc bien malaisé de risquer un commentaire à propos de ce disque sans se laisser aller à accumuler les superlatifs tant la musique est vivante, dynamique, parfois grandiose, solennelle, autant de qualités que les mots, même bien choisis, ne sauraient décrire que très imparfaitement car ” Parler de musique, c'est bien ; l'écouter, c'est mieux.”

Effectivement, la musique est portée, ici, par un orchestre qui ne montre pas la moindre hésitation dans l'exécution de ces partitions pourtant très élaborées et comportant, au coeur d'un même morceau, des moments périlleux tant mélodiquement que rythmiquement. Chaque partition possède une vie intérieure animée de variations constantes, comme chez les grands symphonistes et, même si la technique d'enregistrement est très sophistiquée, la musique n'en reste pas moins totalement humaine, une musique “habitée”, du parfait big band musclé que la jeune génération peut très bien apprécier.

Malgré un fort écart de générations, on ne peut s'empêcher d'effectuer un rapprochement avec les actions similaires menées jadis par Stan Kenton lorsqu'il consacrait toute une série d'enregistrements aux partitions d'un seul et même compositeur/arrangeur : Bill Russo, Bill Holman, Johnny Richards, Bob Curnow, Dee Barton, Bill Mathieu, Lennie Niehaus, Gene Roland et Bob Graettinger. De plus, la vision du jazz qui est celle de Jeremy Levy dans ce CD s'inscrit parfaitement, consciemment ou non, dans le prolongement du grand mouvement Neophonic imaginé par Stan, dans les années 60, à Los Angeles. Les compositions, les arrangements, les interprètes sont d'un niveau de perfection tel que l'on peut franchement le comparer à celui qui fut atteint par les productions particulièrement

prestigieuses et nombreuses du Jazz West Coast durant les Fifties.

Le titre de la première plage, « 95 or 64 », rappelle la fameuse autoroute très fréquentée, Interstate 95, qui longe la côte est des Etats-Unis. Quant au 64, il signifie que la pièce est écrite en 6/4. Dans son orchestration, Jeremy montre combien il est à l'aise dans l'utilisation des différentes sections de l'orchestre, surtout les cuivres. Alex propose, au ténor, un beau solo sur le mode un peu incantatoire. Soulignons également l'extrême précision du batteur dans ses interventions et la mise en évidence du piano, dès l'entrée du morceau.

« Miller Time » est dédié à Ron Miller, professeur de Jeremy en Composition jazz. Alex est au soprano dans cette ballade en forme de valse face à un orchestre qui sait se faire discret mais explose sur la fin.

« Zona Mona », popularisé par le banjoïste Bela Fleck et les Flecktones, est réécrit à la manière du groupe de Pat Metheny. Alex, au ténor, s'éclate dans un exposé répétitif et périlleux du thème principal. Bref solo de basse.

Jeremy a mis quatre ans pour composer « From There To Here » ; commencé à Miami et terminé à Los Angeles. L'introduction hors-tempo utilise très adroitement des associations sonores originales que l'orchestre exécute avec maîtrise. La guitare introduit discrètement un rythme légèrement exotique dans lequel s'installe une section de saxes dont il faut souligner la magnifique sonorité d'ensemble. Vient ensuite le melodica, instrument à vent et à clavier, qui rappelle parfois l'harmonica et le bandonéon ; il est l'élément soliste principal et apporte un climat un peu pastoral. Belles interventions de la basse et de la guitare. Retour du melodica et grand finale par l'orchestre.

« It's Like That » suggère le jeu du guitariste John Scofield. L'écriture est ferme, Alex met beaucoup d'énergie dans son solo (ténor) et l'orchestre montre toute sa puissance. Avec « Idle Time », pièce d'ambiance au thème magnifique et qui s'inspire des belles sonorités qu'Alex peut tirer de son ténor, Jeremy lui laissant un très large espace dans lequel il peut évoluer librement.

« The Other One » veut marquer la différence entre Kenny Garrett et “l'autre” Kenny G (Gorelick). En plus d'Alex, on y entend Andy Langham, Brian Kilgore et un impressionnant Andy Martin.

« Brand New Year » constitue une sorte d'exercice en sobriété construit sur un simple motif à deux accords. Très belle intervention d'Andy Langham et magnifique solo, d'une très grande clarté, de Michael Stever à la trompette.

Jeremy écrit « Waiting » lors du départ de Cleo, sa fiancée, pour un an à San Francisco. Alex, à la clarinette basse, est accompagné par le quatuor à cordes et une version réduite de l'orchestre.

Dans les deux dernières partitions, d'une écriture toujours aussi riche, Jeremy adopte un climat musical très direct, nerveux, qui s'inscrit, avec bonheur, dans la grande tradition des big bands modernes et laisse même percevoir quelques accents de Swing et de Straight jazz.

Le titre de l'avant-dernière plage, « Superbone Meets the Bud Man », est une variante du fameux morceau joué, en 1974, par Maynard Ferguson : « Superbone Meets the Bad Man ». Au départ, Jeremy destine cette composition à deux solistes, Alex et lui-

même, mais, pour l'enregistrement, il cède sa place à l'incroyable Andy Martin. Alex est au ténor et propose un solo d'une remarquable logique. Les ensembles sont toujours impeccables ; quel travail !

Écrit en 2007, l'arrangement de « Slings and Arrows » célèbre la mémoire de Michael Brecker (1949 – 2007). Andrew Synowiec s'envole dans un solo de guitare digne des plus grands, le saxo ténor d'Alex est en feu et le percutant Jamey Tate entraîne tout l'orchestre dans un finale d'une intensité redoutable. Ça carbure ferme.

Magnifique ; on en redemande !

On sait qu'entretenir un big band n'est pas chose aisée mais il faut quand même regretter que, jusqu'à présent, ce disque soit le seul que l'orchestre ait enregistré alors que, selon le site officiel, il n'est pas resté inactif durant toutes ces années. Question finances, sans doute (même en Californie), car il ne s'agit évidemment pas d'une production de masse, dite « commerciale », qui se vend à des milliers d'exemplaires et que l'on peut entendre sur toutes les radios, voire dans les grands magasins.

Ici, c'est la qualité de la musique qui compte, non sa rentabilité ! Apprécions donc pleinement ce que nous offre ce grand disque et qui fait vraiment plaisir à entendre, surtout de nos jours où c'est, le plus souvent, la marchandisation qui fait la loi !

UTAH

Après ce léger détour, bien agréable, par la Californie, revenons à ce cher John Duffy pour retenir qu'en 1998, déjà, Albany Records publiait un CD (TROY 304) consacré à sa musique sous le titre « Symphony N° 1 : Utah ».

La « Symphonie Utah » se compose de trois mouvements : God's Wildness - Requiem for Glen Canyon et Puwa. Elle est interprétée par l'Utah Symphony Orchestra conduit par le même Joseph Silverstein.

John Duffy nous dit :

« La Symphonie n° 1 fut commandée par Gibbs Smith, président de l'Utah Chapter of the Sierra Club afin d'attirer l'attention sur la mise en danger des régions primitives et sauvages du sud de l'Utah. La création eut lieu le 29 novembre 1989 à l'Avery Fisher Hall de New York ; Paul Connelly dirigeait l'Orchestre de St. Luke. »

Les idées musicales me sont venues lorsque je visitais le sud-est de l'Utah, au printemps 1988. Les paysages de ce glorieux état m'ont stupéfié : les contrastes dramatiques entre lumière et ombre, les changements violents de climat, l'immensité de l'horizon, les canyons, les cathédrales de pierre, les fantastiques plaques de roc inspirent, en toute humilité, une présence spirituelle et un émerveillement esthétique face à ces lieux sauvages, purs et majestueux.

Le titre du premier mouvement reprend une parole de John Muir, fondateur du Sierra

Club : 'In God's wildness lies the hope of the world'. 'Requiem' déplore la perte de la beauté naturelle de l'ancien Glenn Canyon, transformé, dès 1961, en aire de loisirs.

Le dernier mouvement, 'Puwa' ('force vive' en langue amérindienne Ute), est dédié à la force de la vie sauvage en Utah et à tous ces pionniers qui en sauvegardent les trésors. Nous et les générations futures devons leur être très reconnaissants. »



(Photo : Travel West)

Effectivement, point n'est besoin, à l'écoute, de produire un grand effort d'imagination pour ressentir toute la puissance, voire le mystère que contient la musique de John Duffy en hommage à ces territoires surprenants de l'ouest américain, à leurs paysages grandioses, leurs déserts arides et leurs parcs exceptionnels, mais menacés, et à propos desquels John se voulait, malgré tout, optimiste. Soulignons le côté monumental du premier mouvement.

John ne cache d'ailleurs pas son amour de l'Amérique lorsqu'il se confie au bulletin de l'American Composers Orchestra (A.C.O.) :

« Depuis l'enfance, j'éprouve un sentiment très profond pour les Etats-Unis. Il grandit et devient de plus en plus fort avec l'âge. Il me porte à parcourir le pays, à découvrir les horizons du sol américain : les montagnes, les plaines, les lacs, les océans. Les villes et les gens m'inspirent : de San Francisco à Moab ou de Troy à New York. »

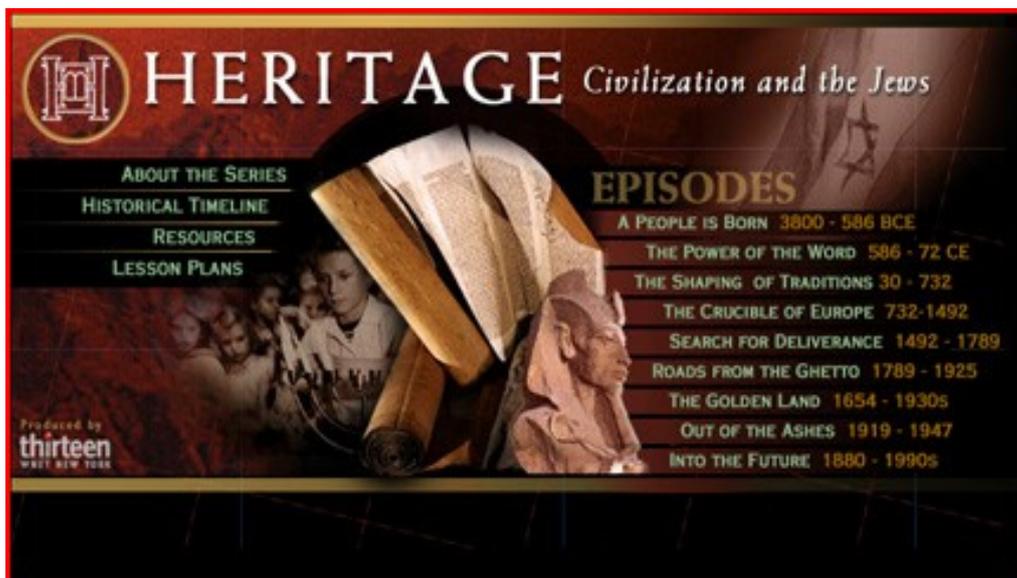
A propos de l'Utah Symphony Orchestra, souvenons-nous qu'il fut dirigé, pendant plus de 30 ans, de 1947 à 1979, par l'éminent chef d'orchestre et compositeur Maurice Abravanel (Thessalonique/Grèce 1903 - Salt Lake City 1993) qui développa magistralement la qualité et la réputation de l'orchestre, et dirigea ses premiers enregistrements pour Vanguard Records, notamment les intégrales Mahler et Tchaikovsky, qui figurent, toujours aujourd'hui, parmi les références discographiques

de ces compositeurs et de bien d'autres.

HERITAGE

En plus de la Symphonie, le disque reprend également, mais avec le Royal Philharmonic Orchestra, cette fois, toujours dirigé par Richard Williams, la partition que John a écrite pour la grande série TV « Heritage : Civilization and the Jews » mais, ici, sous trois présentations séparées en forme de Suites pour orchestre adaptées par lui-même : « Heritage Fanfare and Chorale », « Heritage Suite for Orchestra » (Overture - David and Bathsheba - Dance of the Golden Calf - Destruction of the Temple - Diaspora - Finale : Prophecy) et « Heritage Symphonic Dances » (David's Dance - Renaissance Dance - Spanish Dance - America - Waltz).

« Heritage » est un documentaire, en neuf épisodes d'une heure (3 DVD Home Vision Entertainment HER 160 + 1 DVD-ROM interactif HER 210, ou en coffret complet HER 200), diffusé, en 1984, par la chaîne PBS (Public Broadcasting Service) et dont les commentaires, signés Marc Siegel, sont dits par Abba Eban (diplomate et homme politique israélien 1915 - 2002).



(Photo : Public Broadcasting Service)

Il relate l'histoire de notre civilisation à travers celle du Peuple juif, en partant des années 3800 avant J.-C., en Mésopotamie (Sumer), jusqu'au début de notre Siècle. Les séquences sont tournées en Espagne et en Israël.

Les neuf épisodes couvrent les époques suivantes :

1. A People is Born, années de -3800 à -586 (avant J.-C.) / 2. The Power of the Word

-586 à 72 (après J.-C.) / 3. The Shaping of Traditions 30 à 732 / 4. The Crucible of Europe 732 à 1492 / 5. Search for Deliverance 1492 à 1789 / 6. Roads from the Ghetto 1789 à 1925 / 7. The Golden Land 1654 à 1930 et plus / 8. Out of the Ashes 1919 à 1947 / 9. Into the Future 1880 à 1990 et plus.

Composée et dirigée par John Duffy, la musique est grandiose, magnifique, bien dans le contexte. John reçoit un Emmy Award pour cette grande fresque historique.

En 1986, John est sollicité par la Norman and Rosita Winston Foundation et la Charles H. Revson Foundation qui lui demandent de réunir, sous forme de Suite (en deux parties), les grands thèmes musicaux du documentaire TV ; un travail gigantesque qu'il réalise, durant les mois d'octobre et novembre, avec l'aide d'Arnold Arnstein, Daniel Troob, Richard Williams et la coopération des American Friends of the Israel Philharmonic Orchestra.

Il s'agit, en effet, de reconsidérer les douze heures de musique écrites pour la série TV et de les traduire en une Suite cohérente d'environ cinquante minutes en tenant compte du texte rédigé par Marc Siegel.

L'enregistrement de cette Suite est réalisé, en 1987, au Mann Auditorium de Tel Aviv par CBS qui en publie un splendide CD (MK 42566) sous le titre : « John Duffy : Heritage, Symphonic Suite with Narration ; Text by Marc Siegel ; Abba Eban, Narrator ; Israel Philharmonic Orchestra, Zubin Mehta, Director . »

Producteur : David Mottley. Ingénieurs : Michael Sheady et Tim Gielen.

En voici le détail :

Part I : In the Beginning.

« Overture / Ancient People ... Noah's Covenant / Exodus from Egypt / Dance : Before the Golden Calf / The Ten Commandements / March : Judges and Kings / Exile : By the Rivers of Babylon and Destruction of the Temple / Lament and Survival ... Heritage ».

Part II : The Living Legacy.

« Prelude / Heritage / Diaspora / Christianity / Islam / Moorish Spain ... Moorish Dance / Ashkenazim / Shtetl / America / Holocaust / Israel : A People ... A Heritage Reunited ».

La réalisation est remarquable ; Zubin Mehta conduit son orchestre de façon magistrale.

La partition, à elle seule, possède une valeur musicale propre, réelle, authentique, même indépendamment du texte qui est dit par le narrateur ; elle peut parfaitement figurer au programme d'un grand concert de musique classique car, sans renoncer à certaines sources européennes, elle constitue un merveilleux exemple de musique américaine.

Dans une interview accordée, le 9 octobre 1988, à Charles Amirkhanian, Directeur artistique de RadiOM (Radio Other Minds) à San Francisco (Californie), John Duffy fait état de ses origines catholiques et de la place importante que la religion, surtout la Bible, occupe dans sa vie mais précise que, durant ses études musicales, l'un de ses professeurs et cantor, le très minutieux et perfectionniste Solomon Rosowsky (1878 - 1962), fils de Baruch Leib Rosowsky, célèbre cantor-compositeur à la Grande Synagogue de Riga (Lettonie) et élève de Nicolaï Rimski-Korsakov, Anatoli Liadov et Alexandre Glazounov, exerce, sur lui, une très grande influence par son insistance à souligner la force de la musique, comme moyen d'expression, et à développer, en lui, la discipline et la patience nécessaires à l'accomplissement de cette forme d'art.

Solomon Rosowsky, né à Riga mais installé aux U.S.A., depuis 1947, avec son épouse Rachel, fait aussi découvrir, à John Duffy, les textes de l'Ancien Testament et de la culture juive. Il lui enseigne également la manière d'écrire de la musique typiquement juive, profane ou sacrée, ce qui peut expliquer les importantes et très belles compositions que John consacre à la grande histoire du Peuple juif, dans le respect le plus scrupuleux de ses traditions musicales, qu'elles soient classiques ou folkloriques.

En 1979 déjà, il écrit la partition du documentaire TV « A Talent for Life, Jews of the Italian Renaissance » pour laquelle il reçoit le Daytime Emmy Award avec la mention « *Outstanding Individual Achievement in Religious Programming.* »

John Duffy s'explique :

« On me demande souvent comment il se fait que le fils d'immigrants catholiques irlandais en est arrivé à composer la musique d'une série TV et d'une Suite consacrées à l'Héritage juif. Ma réponse est simple : J'ai été contacté par Marc Siegel, producteur et écrivain, avec qui j'avais travaillé sur plusieurs projets cinématographiques et je n'ai pas cru devoir me considérer comme non-qualifié parce que je n'étais pas juif. L'héritage des anciens prophètes hébreux, la Bible, la Loi juive et les réalisations du Peuple juif m'appartiennent ainsi qu'à tout le monde : Moïse et les Dix Commandements, David et Goliath, Daniel et la fosse aux lions, ... A l'école, les images de ces épisodes forts de l'Ancien Testament ornaient les murs de notre classe et nous enseignaient la différence entre le bien et le mal, la puissance de la Foi et de la Parole. Elles représentaient un monde d'idées et d'imagination qui a nourri mon esprit. »

« La Bible est la source majeure de notre littérature, de notre religion, de notre code moral, de nos institutions politiques ou sociales et a inspiré plus de compositions musicales que n'importe quel autre écrit relatif à l'histoire de l'humanité. »

« Toute la musique d'Héritage est basée sur les notes du shofar, un ancien instrument à vent tiré d'une corne de bélier et en usage dans le rituel israélite depuis l'Antiquité. La composition est un hommage au Peuple juif qui, malgré toutes ses souffrances, a

apporté tellement de richesses à l'esprit du genre humain. »

PAIX et LIBERTÉ

En 1991, c'est la création de « A Time for Remembrance - A Peace Cantata », pour soprano ou mezzo-soprano, narrateur et orchestre (révisée en 1993).

Il s'agit d'une commande adressée à John Duffy par The U.S. Department of the Interior, National Parks Service, et The USS Arizona Memorial pour commémorer le cinquantième anniversaire de l'attaque de Pearl Harbor qui eut lieu le 7 décembre 1941.

John fut très éprouvé par cette attaque qui lui enleva sa sœur, Agnes Duffy, son cousin, Edward Quirk, et de laquelle l'un de ses frères est sorti blessé.

Il leur dédie la Cantate mais aussi :

« A la mémoire de tous ceux qui, sans distinction de nationalité, souffrent de la guerre : hommes, femmes et enfants tués ou blessés à Pearl Harbor, à Hiroshima, en Normandie, au camp de Bergen-Belsen et ailleurs ... Puisse la Paix l'emporter en leurs noms. La guerre est la plus cruelle des folies ! »



Pearl Harbor 1941
(Photo : TV5Monde)

La Cantate est une pièce magnifique, tant musicalement que sur le plan lyrique. John Duffy y déploie son immense talent d'orchestrateur mais nous fait aussi découvrir tout l'art qu'il met au service de la voix humaine dont la partition est en adéquation parfaite avec le sens dramatique du texte.

L'oeuvre se compose de quatre parties plus un épilogue :

1. The Dead (sur un poème de Rupert Brooke) / 2. Letters Home (texte de John Duffy, basé sur des lettres de marins du USS Arizona) / 3. I Want to Die Easy (un spiritual) / 4. An End to War (sur des paroles de Franklin Delano Roosevelt) / Epilogue : Blow Out, You Bugles, Over the Rich Dead.

Lors de la commémoration, en 1991, le Honolulu Symphony est dirigé par Donald Johanos ; les solistes sont Clamma Dale, mezzo-soprano, et Daniel Inouye, narrateur.

En 1993, la Koss Corporation, devenue célèbre, dès 1958, suite à l'invention de son fameux casque stéréophonique SP/3, décide, sous l'impulsion de Michael J. Koss, fils du fondateur John Koss, d'enregistrer la Cantate de John Duffy et, ainsi, de la faire connaître en l'ajoutant à son catalogue des œuvres négligées par les grands producteurs de disques.

Les sessions ont lieu le 22 novembre à Milwaukee (Wisconsin), dans le cadre du vaste Uihlein Hall (2.305 places), faisant partie du Marcus Center For The Performing Arts.

Le très respecté chef tchèque Zdenek Macal dirige, de main de maître, l'excellent Milwaukee Symphony Orchestra ; la mezzo-soprano Cynthia Clarey, une voix splendide, assure admirablement la partie chant tandis que les textes sont dits avec autorité par le célèbre James Earl Jones (voix de Dark Vador dans Star Wars).

Les producteurs sont Michael J. Koss et Victor Muenzer ; les ingénieurs sont Larry Rock et Chris Willis.

Le CD Koss Classics (KC-1022) « John Duffy - Freedom Works » comprend également « Three Jewish Portraits » extraits de la musique écrite pour Heritage : The Golden Age of Spanish Jewry / The Shtetl / The Rabbi's Dance et une interprétation très convaincante de la « Symphony n° 1 : Utah ».

Pour terminer, on peut entendre la « Freedom Overture », cette dernière ayant été commandée par The American Friends of Music & Art et par la Blüthner Piano Company de Leipzig pour célébrer le premier anniversaire de la chute du Mur de Berlin.

La création prend place, le 8 novembre 1990, au Leipzig Neues Gewandhaus, Richard Williams dirigeant le Rundfunk Sinfonie Orchester Leipzig (MDR Sinfonieorchester).

L'oeuvre est, à la fois, puissante et subtile, forte et délicate, n'hésitant pas à dramatiser le long chemin qui conduit à la liberté, pour se terminer sur de nobles accents de victoire !

« BLACK WATER » : UN OPERA AMERICAIN

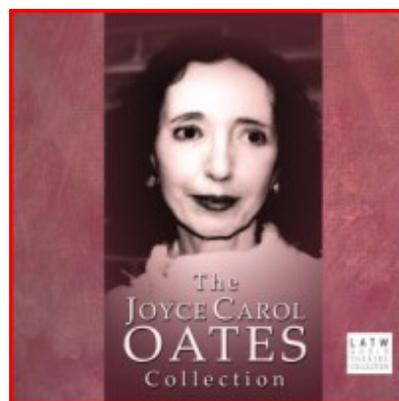
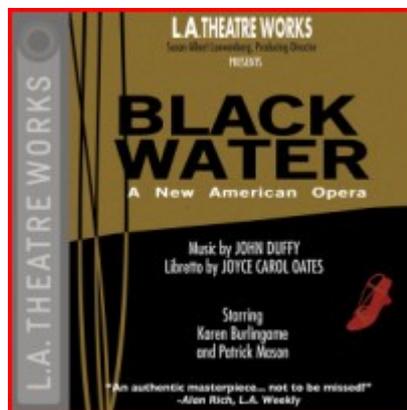
Dans la nuit du 18 juillet 1969, un grave accident de voiture survient sur l'île de Chappaquiddick (Edgartown/Massachusetts).

Le sénateur démocrate Ted Kennedy raccompagne la jeune Mary Jo Kopechne, spécialiste en campagne politique. Passant sur un pont de bois sans garde-fou, le véhicule dérape, plonge dans le marécage, se retourne et coule.

Ted Kennedy sort du véhicule mais ne parvient pas à sauver sa passagère. Il tarde à prévenir les secours et la police ; l'accident ne sera découvert que le lendemain. Il semble qu'une intervention plus rapide aurait permis de dégager la jeune femme encore vivante.

L'affaire prend l'allure d'un scandale national et pénalisera toujours la carrière politique de Ted Kennedy.

Très impressionnée par cette tragédie, la toujours prolifique et visionnaire romancière américaine Joyce Carol Oates (1938), l'un des plus grands écrivains de notre temps, spécialiste de la description des pires dévoiements de l'âme humaine, professeure de « creative writing » (les faits contés avec émotion) à Princeton (New Jersey) et dont on attend, chaque année, le, voire les nouveaux romans avec toujours la même impatience, ne peut évidemment rester insensible aux circonstances qui entourent ce tragique accident. Elle nous donne son sentiment :



(Photos : Los Angeles Theatre Works)

« Je ne peux m'empêcher de penser à la jeune victime, prisonnière de la voiture immergée et qui attend d'être secourue, sinon par l'homme qui conduisait au moment de l'accident, tout au moins, par les préposés aux urgences. Mais personne ne vient et elle attend pendant des heures. L'eau noire envahit ses poumons et c'est la fin. »

« De même, peu de temps après, j'ai été choquée par l'importance primordiale que la presse accordait à l'avenir politique du Sénateur : sera-t-il candidat à la Présidence ? Alors que la jeune femme, elle, semblait avoir à peine existé et n'avoir vraiment pas

eu de chance, la pauvre ! »

Dès 1969, Joyce Carol Oates a l'intention d'écrire un poème dramatique sur le sujet mais c'est en 1990, seulement, qu'elle rédige « Black Water », sous forme de Nouvelle qui sera publiée en mai 1992. Elle modifie, cependant, les noms des personnages et, légèrement, le déroulement de l'histoire.

En 1992, « Black Water » est finaliste du National Book Critics Circle Award et est nommé pour le Pulitzer Prize l'année suivante.

En 1993, John Duffy propose d'en faire un opéra et Joyce Carol Oates s'attaque à la rédaction du livret (son premier) pour lequel elle développe un peu plus le rôle du Sénateur mais en fait un personnage anonyme.

L'atelier de composition débute en 1995 et la création mondiale a lieu, le 27 avril 1997, à l'American Music Theater Festival de Philadelphie que dirige Gordon Edelstein. La production est confiée à Marjorie Samoff et la direction musicale à Alan O. Johnson qui conduira également la première de New York.

D'autres représentations auront lieu à Los Angeles, à Seattle et dans le Maine.

Comme pour beaucoup de créations présentées par l'A.M.T.F., la production de « Black Water » n'est rendue possible que grâce à la généreuse intervention de plusieurs Associations : National Endowment for the Arts, Lila Wallace-Reader's Digest Opera for a New America et Meet the Composer/Philadelphia Music Project, supported by Pew Charitable Trusts. L'A.M.T.F. est aidé par Philip Morris et Packard Press.

Mark Swed, du Los Angeles Times, écrit :

« Une obsédante tragédie américaine, ... la fin est dévastatrice. »

Alan Rich, dans le Los Angeles Weekly, déclare :

« C'est du brillant théâtre musical, un authentique chef-d'œuvre à ne pas manquer. »

Quant à John Duffy, il confie :

« Le meilleur compositeur d'opéra ne peut rendre tout le potentiel d'un sujet sans l'assistance d'un bon librettiste ... J'ai eu la bonne fortune de collaborer avec Joyce Carol Oates qui, en retravaillant sa Nouvelle en vue d'une scène d'opéra, a produit une œuvre typiquement américaine mais dont les motivations et émotions transcendent notre époque et notre pays. »

« Mon objectif fut de trouver le moyen le plus efficace de rendre le texte clairement compréhensible tout en produisant une musique sombre, qui exprime l'approche du danger. Après avoir fait entendre la richesse et la légèreté de la vie politique américaine, j'ai voulu créer une ambiance musicale qui montre toute l'horreur du

comportement humain lorsque la lâcheté en vient à dominer la conscience. »

Il est clair que, si John Duffy reconnaissait, à Ted Kennedy, de réelles qualités politiques et aptitudes à gouverner, le personnage du Sénateur, dans l'opéra, ne possède plus la moindre trace de cet idéalisme.

Dans son analyse, le critique musical et compositeur de Seattle, Gavin Borchert, explique :

« John Duffy est l'un de ces rares compositeurs d'opéra contemporains qui ne considèrent pas qu'il y a opposition entre clarté musicale et clarté verbale. Certains compositeurs semblent croire qu'une musique intéressante peut distraire l'auditeur et l'empêcher d'être attentif au texte chanté. La partition de John Duffy est souvent franchement mélodique et très agréable, le compositeur n'hésitant pas à y incorporer des allusions au ragtime, à Sousa, à Broadway et même un peu au tango. Son écriture, très habile, est, non seulement, favorable à la voix mais peut aussi être techniquement exigeante. »

Les deux personnages principaux de « Black Water » sont : le Sénateur et une jeune femme idéaliste, rebaptisée Kelly.

Ils se rencontrent chez des amis, par une belle journée d'été, un 4 juillet 1991, lors d'une house party sur Mount Grayling Island (Maine).

Dans la soirée, ils quittent, ensemble, le pique-nique et ses joyeux convives après que le Sénateur ait promis, à Kelly, de lui procurer un emploi dans sa prochaine campagne électorale. On connaît la suite et la fin tragique.

Les deux actes se composent des scènes ci-après :

Acte I : Prologue / The Anticipation / The Arrival / The Arrival II / Rosa Virginiana / Kelly's Aria / Senator's Aria / This Wild Rose / The Match / The Secret Kiss / The Barbecue / The Seduction.

Acte II : The St. John House / Lost / The Escape / Black Water I / Black Water II.

Un enregistrement public de « Black Water » est réalisé, entre les 8 et 12 juillet 1998, par la Compagnie du Los Angeles Theatre Works, au Skirball Cultural Center de Los Angeles, sur 2 CD LATW (durée 1 H.34 min.).

La direction musicale est confiée à Alan Johnson, piano, assisté de Stanley Sharp, violoncelle, et de Linda Wang, violon.

La production est assurée par Gordon Hunt, pour la scène, Ray Guarna, pour la radio et l'enregistrement, et David Meschter, pour le son. Executive Producer : Susan Albert Loewenberg.

La distribution est comme suit :

Kelly Kelleher : Karen Burlingame (soprano) ; Sarah Connor : Erin Langston (mezzo-soprano) ; Buffy St. John : Stephanie Buckley (soprano) ; Roy Annick : Reid Bruton (basse) ; Lucius Smith : David Lee Brewer (ténor) ; The Senator : Patrick Mason (baryton) ; Dwight Murphy : Rob Shacklett (baryton-basse) ; Jenny O'Brien : Kimberly Graham (soprano) ; Michelle Ravel : Linda Kearns (contralto) et Graeme Winthrop : John Savarese (ténor). Plus le chœur des pique-niqueurs.

L'accompagnement étant réservé, au départ, à trois instrumentistes, avec piano dominant (sur base de l'enregistrement), on peut considérer qu'il s'agit d'un opéra de chambre moderne (un Prologue et deux Actes) mais dont les chanteurs sont tous bien en voix et rendent les personnages de la pièce parfaitement crédibles.

Nous n'y chercherons évidemment pas les grandes envolées belcantistes propres au début du 19ème Siècle. « Black Water » vient enrichir l'immense répertoire musical américain du 20ème Siècle et participe pleinement de l'esthétique lyrique moderne.

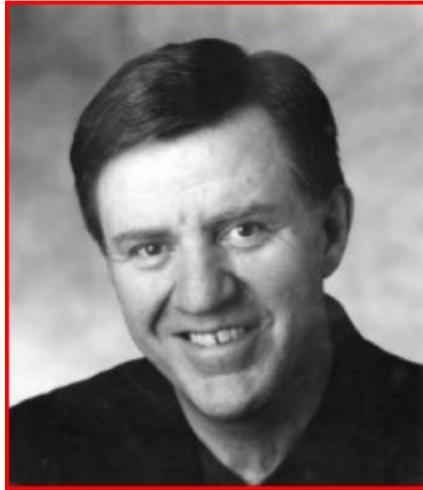
Précisons que, comme pour le « Stan Getz Concerto », John Duffy a conçu différentes orchestrations de son opéra : pour piano seul ; piano et percussion ; clarinette, violoncelle et piano ; pour clarinette/flûte, trompette, piano, percussion, violon et violoncelle ; ou pour flûte, clarinette, basson, cor, trompette, percussion, piano, violon, alto, violoncelle et contrebasse.

PATRICK MASON

Le baryton américain, Patrick Mason, qui chante le Sénateur, est un artiste dont le répertoire couvre la musique vocale de plusieurs siècles : le Moyen Age, la Renaissance et jusqu'à l'époque contemporaine. Ses enregistrements de musique ancienne sont publiés chez Sony, Erato, Nonesuch et L'Oiseau-Lyre avec les ensembles Schola Antiqua, Waverly Consort et Boston Camerata.

Actuellement, on le trouve chez Naxos, parmi les nombreux interprètes du recueil de musique sacrée juive du 20me Siècle « Psalms of Joy and Sorrow » (CD 8.559445) et chez Bridge Records avec, notamment, « Winterreise », de Schubert (CD 9053), « Songs of Amy Beach » (CD 9182) et l'opéra futuriste de Tod Machover (protégé de Pierre Boulez) « Valis » - Vast Active Living Intelligent System - (CD 9007) commandé, en 1987 par l'IRCAM, pour le 10me anniversaire du Centre Pompidou à Paris.

Patrick Mason est né à Wellsville (Ohio) et a grandi dans l'Ohio River Valley. Ses passions sont la randonnée et la céramique. Il travaille sa voix au Peabody Conservatory avec Francesco Valentino et étudie le chant avec Ellen Mack.



(Photo : University of Colorado Boulder)

Patrick Mason effectue de nombreuses tournées à travers les Etats-Unis et à l'étranger : Tokyo, Rome, Bonn, Paris, Luxembourg, Amsterdam, Le Caire et participe à plusieurs festivals européens dont ceux d'Utrecht et d'Aix-en-Provence. Il y chante Brahms, Mahler, Britten, Adams, Schubert, Fauré, Poulenc, Ravel et Dutilleux. Patrick participe aussi très souvent à la création d'œuvres musicales américaines, nouvelles ou méconnues, signées George Crumb, Amy Beach, William Bolcom, John Musto, Tod Machover, Randall Shinn, Leonard Bernstein, Stephen Sondheim, Elliott Carter, etc

Depuis les années 70, il se produit également en récital avec le guitariste David Starobin.

Dans « Black Water », c'est lui qui crée, avec succès, le personnage du Sénateur, à Philadelphie, et le reprend à Los Angeles et à New York.

Aujourd'hui, Patrick Mason est professeur de chant au College of Music à l'University of Colorado (à) Boulder où il reçoit, en 2012, le prestigieux prix Hazel Barnes. Il est également coordinateur vocal au John Duffy Composer's Institute.

KAREN BURLINGAME

Quant à Karen Burlingame, titulaire du rôle de Kelly Kelleher, elle appartient, comme Patrick Mason, à cette génération d'artistes lyriques américains dont la formation et le talent, surtout, leur permettent d'aborder, avec facilité, des répertoires très diversifiés, tant par la forme que par le fond.

C'est ainsi que l'on peut l'entendre dans la « Symphonie n° 4 » de Mahler, dans « Don Juan » et dans les « Dialogues des Carmélites », mais aussi dans « La Veuve Joyeuse », « Le Comte de Luxembourg », « Guys and Dolls », « The Sound of Music », « HMS Pinafore », « The Mikado », « Die Fledermaus » et « Rose Marie ».

Karen reçoit son Bachelor of Music à la Kent State University et son Master of Music à la Yale University School of Music. A New York, elle étudie avec la célèbre et très respectée mezzo-soprano Joan Caplan.

En plus de « Black Water », Karen Burlingame participe à plusieurs créations : « The Singing », de Daniel Levy ; « Joan of Arc », de Mel Marvin ; « Gatsby », de Jason McAuliffe et « Temple », de Norman Durkee.

En 2006, lors de la North West Coast « première », à Seattle, de « Black Water », elle chante Kelly en alternance avec la soprano Kimberly Giordano ; le Sénateur est interprété par John Bumbalo. John Duffy a préparé une nouvelle orchestration, plus étoffée, pour cette représentation.

D'autres « premières » mondiales sont également à son actif avec des œuvres signées Paul Brantley, Robert Lindsey Nassif, Martin Kalmanoff et de nombreuses mélodies dues à Juliana Hall.

En concert, elle chante le « Roi David », le « Messie », « Pierrot Lunaire », « A Time for Remembrance » (en 2005), de John Duffy, et « A Song for Our Planet » (2012), de Henry Mollicone (1946), compositeur qui introduit fréquemment, dans ses œuvres, sa grande préoccupation de justice sociale.

Karen participe à l'enregistrement, par la Minnesota Public Radio, du « Roi David » de Honegger et, chez Mode, au CD (110) consacré à la musique de Peter Garland « Another Sunrise ».



Dans "Black Water"
(Photo : Lossless Club)

Un enregistrement live de « A Song for Our Planet » est réalisé lors de la « première », le 18 mars 2012, à la Seattle First Baptist Church avec le Seattle First Baptist Sanctuary Choir, le Plymouth Church Choir et orchestre, sous la direction de

Douglas Cleveland et Vicky Thomas. Les solistes sont Karen Burlingame et le baryton Charles Robert Stephens.

On peut écouter et voir l'intégralité du concert au départ du Site Web du compositeur ou, plus directement, sur : <http://www.seattlefirstbaptist.org/a-song-for-our-planet.html> .

Signalons que, toujours dans le même esprit, la composition de Henry Mollicone « Beatitude Mass for the Homeless » (2006) a rapporté plus de 100.000 dollars lors de concerts à travers les Etats-Unis, somme utilisée pour venir en aide aux sans-abri.

« MUHAMMAD ALI »

En 1998, John Duffy travaille, avec le journaliste sportif et écrivain, Robert Lipsyte, à un opéra basé sur la vie et l'époque du boxeur « Muhammad Ali ».

« *Ali est un grand, mythique héros américain et c'est l'étoffe dont sont faits les grands opéras* » répond John à ceux qui s'étonnent de son choix.

« *Si Verdi a pu faire un opéra à propos d'un Général appelé Otello, pourquoi un musicien américain ne pourrait-il pas écrire un opéra sur une très grande figure sportive ?* » Logique !

« *Ali est un poète et un prophète ; il comprend que, grâce à la boxe et malgré la ségrégation, il peut être reconnu. Mais, suite à ses sympathies pour l'Islam, il est décrié par les médias et est même dépouillé de son titre.* »

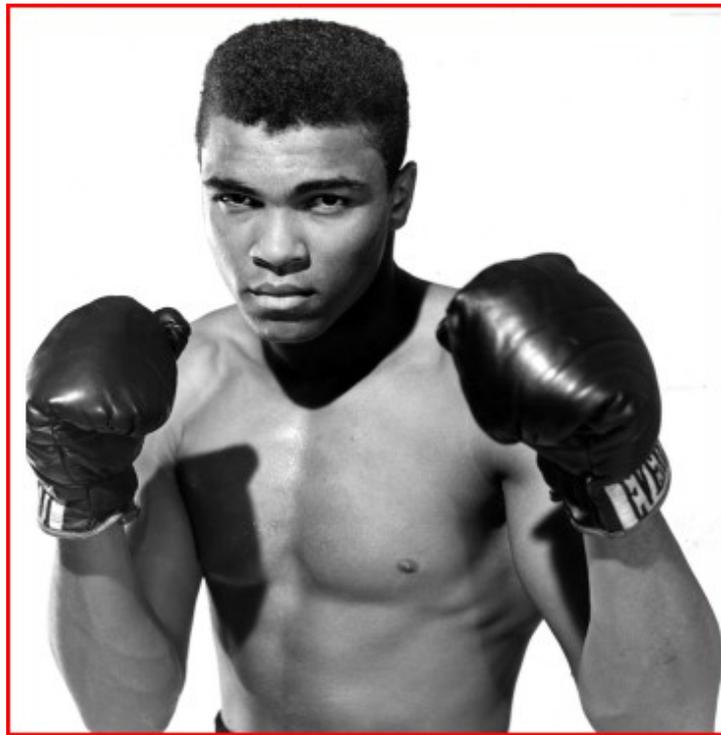
Né Cassius Clay le 17 janvier 1942, Muhammad Ali est décédé le 3 juin 2016 à l'âge de 74 ans ; le Président Barack Obama lui rend un hommage très personnel, saluant l'athlète d'exception, l'homme de paix et le défenseur de la justice sociale.

Il est le premier boxeur à remporter trois fois le titre de Champion poids lourds.

Robert Lipsyte couvre les reportages des matches de boxe, dont ceux de Muhammad Ali, depuis celui de 1964 contre Sonny Liston. Mais lorsque John le contacte et lui propose d'écrire le livret de son opéra, il croit tout d'abord à une blague puis marque son accord sur le principe. Malheureusement, les problèmes personnels rencontrés par Muhammad Ali ont favorisé le désintérêt des compagnies d'opéra pour la partition de John Duffy. Une lecture-test est cependant programmée, en mai 2000, dans la série New York City Opera Company's Showcasing American Composers.

Dale McGarrigle en parle dans l'édition du 24 avril 2000 du Bangor Daily News (Maine) :

« *La Compagnie exécute des scènes du travail en cours devant une audience de directeurs d'opéra. Ensuite, les négociations commencent afin de déterminer qui mettra en scène le nouvel ouvrage.*



(Photo : The Ring Magazine/Getty Images)

Celui-ci s'inscrit dans l'intention recherchée, par John Duffy, d'utiliser des thèmes de l'histoire américaine comme support de ses compositions.

L'opéra commence avec le premier combat d'Ali contre Sonny Liston, en 1964, lorsqu'il remporte sa première couronne poids lourds. Il se termine quand Ali reprend le titre mondial, en 1974, contre George Foreman à Kinshasa.

Durant ces dix années, se passent plusieurs éléments dramatiques : le refus d'Ali, comme représentant de l'Islam, d'être incorporé à l'Armée US ; la suppression de son premier titre de champion et son impossibilité de boxer pendant plus de quatre ans tant que son cas est examiné par la Supreme Court.

Robert Lipsyte a beaucoup aimé travailler avec John Duffy : ' John est un musicien, un professeur, un ancien boxeur et un être humain chaleureux et sage. Il eut été un grand coach car il sait dire comment et pourquoi faire les choses. '

John découvrit le Maine en 1996 lorsqu'il vint écouter ses amis Thomas Wolf, de la série des Bay Chamber Concerts, et Seymour Lipkin (1927 - 2015) de la Kneisel Hall Chamber Music School.

C'est dans le Maine qu'il compose ' Testament ', assisté du remarquable musicien de Belfast John Cameron et de Stéphanie Shershow, également de Belfast, pour le texte. L'oeuvre est destinée au concert célébrant le cinquantième anniversaire de la Kennebec Valley Music Educators Association. »

Pour sa Saison 2006 - 2007, The University of Miami Frost School of Music (Floride) a notamment programmé, dans sa série Eye on American Opera, des extraits de « Black Water » et de « Muhammad Ali » ; la présence de John Duffy est soulignée.

Les autres compositeurs américains sont John Adams, Virgil Thomson, Scott Joplin,

Gian Carlo Menotti, Thomas Sleeper, Frederick Converse, Dominick Argento et Tina Davidson.

L'école de musique de l'Université devint la Frost School of Music en 2003 suite à un don de 33 millions de dollars effectué par Phillip et Patricia Frost. A Miami, plusieurs musées et centres culturels ou scientifiques ont aussi bénéficié de l'exceptionnelle générosité de ce couple de mécènes et portent, de ce fait, leur nom.

En 2011, John s'attaque à la composition de l'opéra biblique « King David ». Dorothy et lui avaient apprécié, dix ans plus tôt, le livre de Robert Alter sur le sujet. Très beau, très poétique mais manquant de l'élément dramatique nécessaire à tout opéra.

Dès lors, le livret est demandé à Joan Thorne dont l'approche convient beaucoup mieux au théâtre lyrique.

La création était envisagée pour le printemps 2014 dans le cadre du Virginia Arts Festival mais semble avoir été suspendue suite, probablement, aux problèmes de santé que John rencontrait à ce moment.

MUSICIEN ET PHILOSOPHE

Le mercredi 22 octobre 2003 dans l'après-midi, John Duffy est reçu par son ancien élève, Frank J. Oteri, à l'American Music Center (devenu New Music USA, en 2011, après fusion avec Meet The Composer) pour une longue conversation au cours de laquelle il livre son sentiment sur différents sujets : la vie, la musique, la société, etc.

Pilier de New Music USA, Frank J. Oteri est co-éditeur de New Music Box. Avocat déclaré de la New Music, il s'applique à faire tomber les barrières qui existent entre les genres musicaux.



Frank J. Oteri
(Photo : Frank J. Oteri/Twitter)

L'accueil de Frank est on ne peut plus chaleureux :

« John, vous avez toujours été l'un de mes plus grands héros, comme compositeur, comme quelqu'un de différent parmi les compositeurs et qui a marqué différemment toute l'industrie de la musique en aidant à déterminer le cours de notre vie, à nous tous, d'une manière vraiment fondamentale. Je vous en remercie. »

Quelques extraits des souvenirs et convictions de John Duffy :

« Merci, Frank. Pour moi, ce fut la part la plus joyeuse et la plus accomplie de ma vie...

Dans le Bronx, il y avait des gens qui jouaient du piano et d'autres instruments. J'ai grandi dans le quartier de Woodlawn composé, principalement, d'immigrants irlandais, italiens, juifs et allemands luthériens. Dans mon église, il y avait un organiste, du nom de Martucci, qui jouait sur le grand orgue pendant les offices qui étaient, alors, dits en latin. Lorsque les gens sortaient, il interprétait, à tout rompre, les grandes pages de Bach et j'étais absolument magnétisé. Sa musique pénétrait mon cœur et mon âme... Au collège, je jouais de la batterie dans l'orchestre. J'avais aussi mon propre groupe pour la danse et pour le jazz mais ce qui m'a décidé à devenir compositeur, c'est un incident qui a eu lieu pendant la guerre...

J'étais à bord d'un navire de l'US Navy et nous fûmes attaqués. Huit ou neuf de mes compagnons sont morts et beaucoup d'autres furent blessés. Durant toute la nuit, j'ai dû être de garde, avec un autre marin, auprès des corps car, le lendemain, avaient lieu les funérailles en mer...

Cette cérémonie m'a profondément impressionné ; voir les corps de ces jeunes gens s'enfoncer dans la mer m'a fait prendre conscience de l'extrême fragilité de la vie. D'où la nécessité de se construire une existence qui a du sens et vaut la peine d'être vécue pour moi et pour autrui...

Avant mon service militaire, j'étais sportif et mon intention était d'étudier l'histoire et le droit mais tout cela est sorti par la fenêtre et je décidai d'être compositeur, définitivement!...

J'ai entendu de la musique classique d'abord à l'église ; le jazz, je l'écoutais quotidiennement à la radio : Duke Ellington, Count Basie, Billy Eckstine, Benny Goodman, Art Tatum. Je bénéficiais d'un emploi jeune au Radio City Music Hall ; il y avait un orchestre qui jouait Ravel, Debussy, Beethoven et autres. Tout cela me procurait une magnifique expérience...

J'ai toujours considéré que le jazz fait partie de la musique classique américaine ; les solos de Charlie Parker et bien d'autres sont des compositions spontanées. Un jour, alors que le Philadelphia Orchestra avait joué l'une de mes pièces, des étudiants me demandèrent qui étaient mes compositeurs préférés. Je répondis " Charlie Parker et J.S. Bach " ; ils furent très étonnés or, pour moi, c'est la pure vérité...

J'avais environ 15 ans lorsque j'ai entendu les premiers Broadway musicals à la radio. Quand vous entriez au Schirmer Music Store à New York, il y avait des statues de Bach, Mozart, Verdi, Irving Berlin, Richard Rodgers, Frank Loesser, puis Duke

Ellington, Charlie Parker, Dizzy Gillespie ; pour moi, ils étaient tous des compositeurs mais, pour le public, c'était différent...

Les " classiques " de la musique américaine sont aussi bien " Guys and Dolls " de Frank Loesser que " Loverman " de Charlie Parker ou " Round About Midnight " de Thelonious Monk. Mais on pense plutôt à Charles Ives, Aaron Copland et Henry Cowell avec qui j'ai étudié pendant cinq ans environ. Dans les années 50, déjà, l'un de ses cours s'appelait " Music of the World's Peoples " et comportait des musiques indiennes, tibétaines, arabes, etc. Il m'a appris les techniques de la musique moderne ainsi que l'harmonie, le contrepoint et l'orchestration. Henry Cowell possédait une mémoire encyclopédique et s'intéressait aussi à ce qui n'était pas courant. Son enseignement pouvait être assimilé, sur le plan humain, à de la tolérance, ce qui est très important pour moi, avec la courtoisie et la bonté. Etre tolérant signifie que vous êtes ouvert aux idées sans être, toutefois, obligé de les suivre. C'est un état de l'esprit humain qui nous permet de vivre et de grandir en tant que créatures et Henry Cowell le possédait...

Parmi mes modèles il y avait aussi des compositeurs russes : Stravinsky, Prokofiev et Chostakovitch... Quant à mon intérêt pour le théâtre, il est né lorsque m'a été proposé le poste de Directeur musical de Shakespeare Under the Stars, le festival d'été de l'Antioch College (Ohio), créé en 1952 par Arthur Lithgow et qui durait trois mois. J'ai accepté à condition de pouvoir donner deux concerts par semaine, le samedi et le dimanche, consacrés principalement à de la musique de jeunes compositeurs américains, ce qui fut accepté. Et, rien que sur cet été, nous avons interprété quelque chose comme 80 nouvelles oeuvres, plus de nombreuses musiques de scène. Je possédais un sens intuitif du théâtre. Composer me permettait de gagner ma vie ; je dirigeais aussi. Au départ du festival d'été, j'écrivais de la musique pour d'autres festivals ce qui me conduisit à la fonction de Directeur musical de l'American Shakespeare Festival à Stratford (Connecticut). Là, j'ai eu le plaisir de travailler avec le grand John Houseman, le gourou du théâtre américain, un homme fabuleux, une expérience merveilleuse...

Je pouvais écrire de la musique, la diriger tous les jours, la retravailler, modifier l'un ou l'autre passage bref, affiner mon métier de musicien mais nous manquions de jeunes compositeurs. J'étais membre du jury au New York State Council on the Arts (NYSCA) et je défendais fermement les compositeurs actifs et le jazz. D'autres membres du jury commencèrent à s'intéresser et je n'étais plus le seul à argumenter ; lorsque vous mettez suffisamment de passion dans vos paroles, les gens écoutent. Le NYSCA soutenait, à ce moment, une organisation appelée Composer in Performance mais qui devait répondre de problèmes relatifs, entre autres, à sa déclaration fiscale. Elle fut reprise par l'American Music Center qui lui choisit un nouveau Comité de direction dont on me confia la responsabilité. Nous formions un groupe aux origines diverses mais composé de membres très compatibles dont, notamment, Steve Reich, Cecil Taylor, Greg Reeve, Eric Salzman, Milton Babbitt, Leroy Jenkins et bien d'autres, ayant la volonté de faire quelque chose de constructif. Mais je trouvais que le nom Composer in Performance ne correspondait pas à nos intentions. Après plusieurs jours de réflexion, je proposai Meet The Composer qui fut adopté malgré les objections de quelques personnes qui ne le trouvaient pas assez chic. Lorsque le

projet fut mis sur pied, tout le monde l'apprécia. Je faisais confiance aux compositeurs et à la musique. Durant nos deux premières années, nous avons instauré des programmes dans tous les comtés de l'Etat de New York, même dans ceux où le Council n'était pas représenté...



John Duffy et quelques-uns de ses élèves
(Photo : Virginia Arts Festival)

Les objectifs de Meet the Composer étaient d'encourager la création, l'exécution et l'enregistrement de musique américaine et de placer les compositeurs dans les communautés, en connexion avec le public, afin de revivifier cette relation, l'idée étant que, plus il y a de gens qui rencontrent un compositeur, plus il y a de collaboration, de mises en résidence et plus il y a de nouvelles oeuvres, Meet the Composer servant de phare, de guide parmi toutes ces actions et initiatives. Grâce au Meet the Composer Fund, nous avons soutenu, à travers les USA et au cours de nos 22 premières années, 150.000 événements musicaux de toutes sortes liés à de jeunes compositeurs pour qui cela constitue une première chance d'être reconnus professionnellement devant un véritable auditoire intéressé par la nouvelle musique américaine. Nombre de musiciens ont bénéficié de nos programmes résidentiels et ont ainsi pu s'épanouir dans l'entourage d'un grand orchestre : John Adams, John Corigliano, John Harbison, Libby Larsen, Chris Rouse, Stephen Albert, Alvin Singleton, Charles Wuorinen, Joan Tower, aux orchestrations impressionnantes, Augusta Read Thomas qui créa la prestigieuse Permanent Composer-in-Residence Chair auprès du Chicago Symphony, et bien d'autres encore. Lorsque le compositeur est en rapport avec la population, sa musique devient plus riche ; à la fois personnelle intérieurement et expansive extérieurement. Ecrire pour son public, c'est lui parler. Bach, Mozart et Ellington sont de bons exemples...

Meet the Composer a aussi créé le Composer Choreographer Project et l'une des premières équipes à être subsidiées fut la collaboration entre John Cage et Merce Cunningham. Ils n'avaient jamais reçu de salaire en tant que professionnels et ne savaient que faire de cet argent. On peut encore citer Bill T. Jones, Martha Graham,

Leonard Bernstein ; tous ces artistes, par leurs oeuvres, contribuent à notre culture...



Alvin Singleton et John
(Photo : Alvin Singleton)

L'une de nos dernières innovations fut le New Residencies Program, placé à l'échelle nationale et consistait à positionner les compositeurs dans de larges communautés, pas seulement musicales, comme, par exemple, les Chambres de commerce, les Rotary clubs, les collectivités, les radios, les écoles, ce qui leur permettait de jouer réellement un rôle dans la société ; le compositeur devenant alors une sorte d'Homme d'état qui pouvait parler au nom de la communauté. Notre objectif fut toujours de promouvoir le compositeur : comment peut-il gagner sa vie et participer à la société ? La réussite fut merveilleuse et nous procura un bonheur immense... Quant à ma vie de compositeur, elle se résume à me lever tôt le matin, travailler jusque tard le soir et tout le week-end. Avant d'entreprendre Meet the Composer, j'écrivais généralement environ vingt pièces par année, le plus souvent des commandes pour des événements qui m'intéressaient, des situations qui avaient du sens pour moi...

Vous avez raison, Frank. Plusieurs de mes compositions sont rattachées à un événement important de notre monde, notamment ma symphonie 'Utah' dédiée à la conservation et à la célébration de la nature. 'Time for Remembrance' commémore le cinquantième anniversaire de Pearl Harbor. Il s'agit là d'un sujet que l'on ne peut, évidemment, traiter à la légère, tout comme la guerre au Vietnam, en Irak, la situation en Asie et au Moyen-Orient, le terrible conflit entre les Palestiniens et Israël, ce qui se passe en Afrique et en Amérique latine. Pour un compositeur, les sujets sont sans limite ainsi, actuellement établi dans le Maine, je travaille à un opéra biblique sur le Roi David qui se rapporte, là aussi, à des conflits. Lorsque j'ai écrit Black Water, certaines personnes étaient très favorables pour des raisons surtout politiques, d'autres étaient contre pour d'autres raisons toujours politiques. Mais je ne voulais surtout pas que mon opéra soit un moyen d'attaquer quelqu'un ; j'ai donc retiré le nom de Kennedy...

L'expression d'une émotion, d'un sentiment humain passe à travers la musique comme langage. Je pense que la musique possède une puissance expressive unique

pour atteindre le coeur et l'esprit de l'être, supérieure parfois même à la parole...

Mon travail pour Meet the Composer était très motivant mais je devais maintenir un équilibre entre cette activité et la composition. J'avais des idées et j'ai appris, par l'expérience, que je voulais les offrir, en parler, les réaliser. Que peut-on souhaiter de mieux dans la vie ? Une chose dans laquelle vous croyez fermement et dont vous savez, par intuition, comment la faire fonctionner et puis, soudain, vous avez la chance de la réaliser tout en évitant rigoureusement, sur le plan financier, le conflit d'intérêts et en veillant scrupuleusement à ne recevoir que de l'argent propre de donateurs dont on connaît la parfaite intégrité...

Il est intéressant de rappeler ces moments de ma vie et le seul fait d'en parler me donne l'impression de retrouver la même énergie en faveur de nos jeunes compositeurs. Je leur dirais : écrivez pour le théâtre, le cinéma, la danse, les enfants ; composez pour la grande beauté que vous partagez avec d'autres, pour les aspirations qui renforcent et améliorent le monde ; connectez la musique à une large image de la vie ; travaillez pour un monde meilleur, une plus grande interdépendance, pour l'éducation. Soyez de bons citoyens comme Ives, Mandela, Martin Luther King, Gandhi, Jésus, Jérémie et, aujourd'hui, j'ajouterai Fran Richard, de l'ASCAP...

Merci, Frank, d'avoir rappelé tous ces moments merveilleux. Ce fut un plaisir de les rassembler dans un même entretien très amical.»

LE CATALOGUE DE JOHN DUFFY

Depuis 2008, John Duffy est représenté, dans le monde, exclusivement par les Editions Schott Music GmbH & Co (www.schott-music.com).

En 2011, il confie la totalité de ses archives (partitions manuscrites, enregistrements, récompenses, programmes, photographies, etc.) à The Old Dominion University Libraries' F. Ludwig Diehn Composers Room (O.D.U.).

A présent, cette importante collection est mise online à la disposition du public sur le site http://www.odu.edu/news/2014/1/john_duffy_collectio#.VehoEyXtmkp

En plus des pièces dont nous avons parlé, ces catalogues, dont la constitution claire, officielle et utilisable progresse bien, nous permettent de découvrir, par exemple, les partitions les plus importantes que John a écrites pour Broadway et off Broadway : « The Ginger Man », « MacBird » (basé sur l'assassinat du Président Kennedy et qui recevra 386 représentations, de 1967 à 68, au Village Gate de New York), « Mother Courage », « Playboy of the Western World » ainsi que ses compositions sur des textes de Shakespeare dont le fameux « Macbeth » écrit pour le John Houseman's American Shakespeare Festival de Stratford. Son spectacle « Horseman Pass By » sera joué pendant près d'un an, en 1969.

Dans les années 60, John est aussi sollicité par The United Church of Christ pour la composition d'une pièce musicale célébrant la création de six Collèges noirs.

Nous référant, plus précisément, au catalogue Schott dans son état actuel, nous pouvons aussi mentionner de la musique pour orchestre : « American Fantasy Overture » (1990), « Unity » - avec chœur - (1997) et « Indian Spirits » (2007). En musique de chambre, on note la « Toccata & Fugue » (1956) ainsi que les « Variations » (1971) pour divers instruments ou ensemble de jazz.

Quant à la collection O.D.U., elle contient une quantité impressionnante de titres d'une très grande diversité musicale : « Children's Suite for Violin and Viola », « Eve of Adam : An Opera for Young Musicians », « Everyman Go Go », « Hamlet », « Joyful Noise : Wedding Music for Meg & Chris », « Midsummer Night's Dream », « Nocturna », « Ode to Maine », « Poets of Love and Protest : Dramatic Oratorios », « Preludes and Dance Canzoina », « Ready, Set, Go for Xylophone, Snare Drum & Drum Set », « Richard II », « Sword & Lyre », « Taming of the Shrew », « Pastoral », « Job Corp Film », « Falstaff, Henry VIII », « Thanksgiving Hymn & Fuguing Tune for Orchestra », « The Final Battle for Love », « Toccata & Fugue for Piccolo & Percussion », « Two Portraits for Piano : Of People & Places in Utah », « Antiquity of Freedom for Chorus & Narrator », « Before the World Was Made », « Enough Is Enough », « The Cat & the Sea : A Ballet for Young Dancers & Students », « Time Changes », « We Will Be Different », etc. « Winning » (1970) est une fiction sur la politique nixonienne.

Bien qu'elle soit loin d'être complète, cette longue liste de titres donne déjà une idée très édifiante de l'abondance, la richesse et la variété de l'œuvre musicale de John Duffy.

On peut, de ce fait, regretter que les organisateurs de concerts, les programmeurs radio et les producteurs de disques montrent si peu d'enthousiasme, voire de simple curiosité, envers le répertoire de ce merveilleux compositeur qui fut aussi un homme remarquable, ne serait-ce que par la création, en 1974, de l'organisation Meet the Composer, une avancée historique dans le monde américain de la musique.

MERCI JOHN !

Malgré son grand âge, John Duffy se levait encore souvent en pleine nuit, s'installait, soit à son piano, soit au clavier digital de son studio et composait. Il travaillait généralement huit à douze heures par jour, s'autorisait un break-yoga ou un peu de gymnastique et maintenait la qualité de son oreille en jouant ou écoutant du Bach, du Beethoven et autres grands maîtres de la musique.

La toujours reconnaissante Libby Larsen déclare :

« S'il y a une musique américaine connue partout dans le monde, on le doit réellement à la constante attention que John Duffy accorda aux jeunes compositeurs américains ! »

Malheureusement, John s'est éteint, le mardi 22 décembre 2015 à Norfolk (Virginie), après avoir lutté courageusement, depuis 2012, contre le cancer. Il avait 89 ans.

Dans son très bel article pour le Portland Press Herald, Melanie Creamer rapporte les paroles, très fortes, de Dorothy Foote, grande humaniste de Camden (New Jersey) :

« John Duffy était un homme précieux dans notre communauté et dans nos existences. Il était plus grand que la vie. Il avait un sens inné de la justice sociale qui marquait tout ce qu'il écrivait. Meet the Composer fut un mouvement audacieux. Il était courageux dans tous les buts qu'il poursuivait. Il aidait réellement les nouveaux compositeurs et considérait qu'ils devaient recevoir un salaire décent ; pour lui, les musiciens devaient occuper une place plus importante dans l'industrie de la musique. John était un avocat sans peur. »

Il est utile de préciser que Dorothy (Dottie) Foote, qui connaissait bien John Duffy, possède, elle aussi, une personnalité particulièrement dynamique. Elle détient un Doctorate in Adolescent Psychology et un Master's Degree in Human Development de l'University of Maine.

Après avoir travaillé plusieurs années en banque, Dottie décide de se consacrer à la justice sociale. Depuis 2008, elle est C.E.O. (Chief Executive Officer) et Directrice des Wayfinder Schools de Camden et de New Gloucester (Maine). Pour les adolescents en mal de repères, elle crée la Diversity Coalition qui leur permet, en les remotivant, de mieux connaître le monde réel sous l'angle socio-culturel et de s'orienter vers une Wayfinder School.

Dorothy Foote enseigne également à The University of Maine, elle est co-fondatrice du Restorative Justice Institute of Maine et fut nommée, par le Maine Magazine, l'une des cinquante personnes les plus importantes pour le développement de l'Etat du Maine.

Dès après l'annonce du décès de John Duffy, les témoignages de sympathie, d'amitié, de reconnaissance, voire d'admiration commencent à affluer d'un peu partout, notamment sur le site de New Music Box, le magazine web de New Music U.S.A.

En voici quelques extraits :

Ed Harsh, président de New Music USA :

« Avec John Duffy, tout était possible. Il irradiait un optimisme direct et clair car sans artifice et sans égoïsme. Bien que les limites de la réalité observable puissent être défiées, son audace ne l'écartait jamais de ses préoccupations humanistes. Son optimisme portait, avec bonheur, son action. Il avait les pieds solidement sur terre. Il voulait que les choses se fassent... Grand défenseur des idéaux de démocratie et de pluralisme, il était connu pour placer la tolérance au sommet des valeurs qu'il appréciait le plus, y compris en musique... Ses vues étaient en avance de plusieurs

décades sur leur temps. »

Karen Burlingame, soprano :

« Le monde est meilleur et plus clair, grâce à son passage. »

Charles Amirkhanian, compositeur et producteur radio :

« John était le genre d'homme que vous ne pouviez vous empêcher d'aimer. Il savait créer un climat amical instantanément et avec tout qui il rencontrait. »

Alberta Arthurs, philanthrope :

« John croyait, et nous persuadait tous, que l'art pouvait changer le monde. Comme d'autres maîtres de la musique, il vivra bien au-delà de son passage sur terre. »

Emily Bookwalter, altiste :

« John avait raison de dire que le succès de l'un indique le chemin pour le succès de plusieurs et que l'art, souvent créé dans la solitude, est en réalité un bien commun. »

Phillip Bimstein, compositeur et ancien maire de Springdale (Utah) :

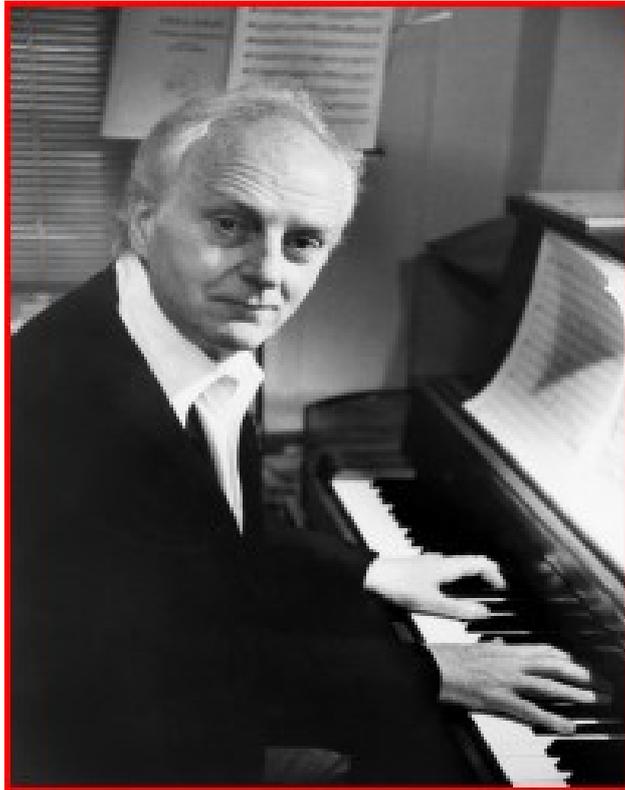
« Je me souviens combien il fut aimable et amical lorsque je l'interviewai à propos de sa Symphonie N° 1 Utah. Plusieurs années plus tard, de passage à Springdale, il fit un don particulièrement généreux pour la ville. Lorsqu'on voulut le lui rendre, car vraiment trop important, il refusa. On peut dire qu'il utilisait son argent selon son cœur car il aimait les gens, les animaux, les plantes, le monde et, bien sûr, la musique. »

Jake Runestad, compositeur :

« John Duffy fut l'un de mes mentors et l'un des plus grands défenseurs des jeunes compositeurs. John était une lumière. Vraiment. Il est rare de rencontrer quelqu'un d'aussi généreusement désintéressé, une générosité qui irradiait de tout son être. Il répondait toujours à mes appels avec des mots d'encouragement, se référant souvent à certaines paroles de Gandhi, que nous aimions tous deux : 'Soyez, vous-mêmes, le changement que vous voulez voir dans le monde'. John vivait dans cet esprit et sa vie était un cadeau pour tous ceux qu'il rencontrait. Pussions-nous tous continuer de transmettre sa lumière. Pussions-nous tous continuer d'être le changement ! »

John R. Broderick, Président de l'Old Dominion University :

« La Communauté de l'Old Dominion est attristée d'apprendre le décès de John Duffy. Mr. Duffy n'était pas seulement l'avocat apprécié de la musique nouvelle et des jeunes artistes, il était également un éducateur engagé qui inspirait ses étudiants et ses collègues par son humilité, sa vision musicale et son énergie créatrice. Old Dominion est honorée de maintenir vivantes, via son Diehn Center, les œuvres et archives de John Duffy qui lui ont été confiées. »



(Photo : Jack Manning/The New York Times)

Maura Duffy, fille de John :

« Il est vrai que j'ai été élevée dans l'idée que tout est possible et en sachant que le métier de musicien, de compositeur qui permet de gagner dignement sa vie n'est pas réservé à certains privilégiés mais bien à nous tous qui voulons travailler et rêver mais aussi faire les sacrifices nécessaires pour atteindre les objectifs que nous nous sommes fixés. »

Annette Duffy, nièce de John :

« Malgré les circonstances, j'ai été heureuse de pouvoir consacrer une grande partie de mon temps à mon oncle, ces dernières années. Il a toujours éprouvé un amour profond de la beauté : la beauté des mots, du son, des gens, de la vie ; il disait : 'La vie est pleine de merveilles'. C'était un homme très gentil mais qui possédait une grande force de caractère. Il vivait une passion instinctive pour le bien et la justice. »



Quant au Gouvernement de Virginie, il publie, le 28 janvier 2016, la Senate Resolution n° 35 qui conclut :

« Le Sénat de Virginie note avec grande tristesse la perte de John Duffy, de Norfolk, un compositeur distingué et primé, fondateur d'un institut pour compositeurs au Virginia Arts Festival et vétéran de l'Armée des Etats-Unis qui fut un solide avocat du changement social. Le Bureau du Sénat prépare une copie de cette résolution pour présentation à la famille de John Duffy comme expression du respect du Sénat de Virginie à sa mémoire. »

On peut constater que la plupart de ces messages s'attachent surtout à souligner la qualité de l'homme que fut John Duffy. Mais n'oublions cependant pas que, si l'homme était, effectivement, exceptionnel, robuste dans son corps et fort dans son esprit, le compositeur, lui, ne fut pas moins grand. La musique de John Duffy donne une image parfaite de l'homme qu'il était.

ACCORDS IMMORTELS

Un concert (gratuit) à la mémoire de John Duffy est organisé, le dimanche 10 janvier 2016 à 14 H., au Virginia Arts Festival's Robin Hixon Theatre à Norfolk.

D'autres concerts sont prévus à New York et à Camden (Maine) où John a aussi vécu.

La famille souhaite que les éventuels envois de fleurs soient remplacés par une contribution de soutien au John Duffy Composers Institute c/o the Virginia Arts Festival.

Plusieurs centaines de personnes assistent à ce concert de Norfolk dont John Duffy a, lui-même, conçu le programme car il voulait que la célébration soit, avant tout, musicale.

L'événement est produit par Rob Cross, directeur du Virginia Arts Festival.

La plupart des musiciens viennent du Virginia Symphony, plus la pianiste Amanda Halstead et deux musiciens de jazz, le pianiste John Toomey et le saxophoniste Keith Philbrook.

Au programme :

Le deuxième mouvement du « Concerto pour Stan Getz » est joué par Keith Philbrook avec quintette à cordes.

John Toomey, grand ami de John Duffy et qui enseigne le jazz à l'Old Dominion University, interprète, en solo, deux morceaux du Great American Songbook, dont « You Are Too Beautiful » de Richard Rodgers.

Deux pièces de Jean-Sébastien Bach sont exécutées, en solo, l'une par le

violoncelliste Jake Fowler, l'autre par la flûtiste Debra Cross, l'épouse de Rob Cross. Suivent, les « Variations pour cor, violon, alto et violoncelle » écrites par John Duffy en 1971.

Le concert de Norfolk s'achève sur des extraits de l'importante « Heritage Suite ».

A New York, l'organisation Composers Now organise, durant tout le mois de février, un grand festival musical et c'est la veille de l'ouverture, soit le samedi 30 janvier 2016 à 19 H.30, lors du 2016 Composers Now Festival Opening Event organisé au Tenri Cultural Institute et présenté par la Directrice artistique Tania León, qu'un hommage solennel est rendu à John Duffy,

« *A tireless advocate for living composers, his voice will be greatly missed.* »

Le Comité de Composers Now décerne, à titre posthume, à John Duffy, le « *2016 Composers Now Visionary Award honoring his distinguished legacy as a composer, mentor, role model, Founder of Meet The Composer and The John Duffy Composers Institute.* »

Au cours du même concert, Composers Now remet également un Visionary Award à Frances Richard, longtemps collaboratrice de John Duffy comme Vice-Présidente et Directrice fondatrice de Meet The Composer. Puis, durant 27 ans, Responsable des concerts de musique classique et de jazz à l'ASCAP ainsi qu'Executive Director of The National Council for Arts and Education.

Officiellement, « *Frances Richard receives a Visionary Award for her tireless advocacy and support of living composers.* »

Au programme de cette soirée figurent des œuvres de plusieurs jeunes compositeurs dont Peter Van Zandt Lane, Jeff Scott, Steve Mackey, Polina Nazaykinskaya, Alexis Cuadrado, Gustavo Casenave et Jin Hi Kim.

De son côté, New Music USA présente, à Brooklyn (N.Y.), le 3 mai 2016 à 19 H.30, en collaboration avec la Famille Duffy et Roulette Intermedium, A John Duffy Celebration, une soirée de musique et de souvenirs à laquelle participent John Corigliano, Robert Cross, Tania León, Annette Duffy Odell, Steve Reich et Frances Richard qui déclare :

« *Ce que nous avons fait était très radical. Après autant d'années, je ne sais si on le réalise, mais l'idée était de payer les compositeurs ! Qui avait jamais entendu parler d'une chose pareille ?* »

L'événement est ouvert, gratuitement, au public. Musicalement, on y entend les prestations de Muhal Richard Abrams, Fred Sherry, Miranda Cuckson avec Aaron Wunsch ainsi que le Cassatt String Quartet avec Glenn Morrissette et Tomoya Aomori.

On peut suivre plusieurs séquences vidéo de la cérémonie sur le site

<http://www.newmusicbox.org/articles/celebrating-john-duffy-with-music-and-memories/> de New Music USA.

En juillet 2016, le dynamique et très créatif Seal Bay Festival of American Chamber Music, organisé à Vinalhaven (Maine), commémorait, à son tour, la mémoire de John Duffy :

« *A former Camden resident, visionary, composer and new music champion* » et du sculpteur Thomas Godfrey, avec la participation du célèbre Cassatt String Quartet.

Quant au Festival 2017, il a gardé le souvenir de John Duffy et de Thomas Godfrey mais également celui de deux autres compositeurs : Elliot Schwartz et Steven Stucky.

Aujourd'hui, la famille de John Duffy se compose notamment de sa fille Maura, son frère Charles « Bud », ses trois sœurs Margaret, Virginia et Eileen, son beau-fils Mark Whitney Gilkey ainsi que de ses neveux et nièces dont Annette Duffy-Odell.

Et le sort s'acharne ; le jeune guitariste de 32 ans, Luke Duffy, petit-neveu de John, est décédé, le 2 juin 2017 à Los Angeles, dans un dramatique accident de la circulation.

John Duffy n'est plus mais sa musique continue de nous enchanter, son enseignement, de se perpétuer, et son esprit, de poursuivre l'œuvre humaniste qu'il a magistralement créée et développée.

Disons à tous les mélomanes, à tous les musiciens, à tous les compositeurs :

« **MEET THE COMPOSER JOHN DUFFY !** »

Thank you, John !



John Duffy Composers Institute - Classe de 2012
 À gauche, John Duffy avec, à sa droite, Jake Runestad
 (Photo : Clever Artifice 2012)

REMERCIEMENTS.

Mes premiers remerciements vont à Annette Duffy-Odell, nièce de John, qui s'est prêtée, si aimablement, au rôle très difficile d'intermédiaire afin de préciser certains points et d'apporter nombre de commentaires personnels.

N'oublions cependant pas tous ceux qui ont tenu, eux aussi, à témoigner de John Duffy, l'homme et le musicien ; qu'ils en soient remerciés : American Composers Orchestra (A.C.O.) , Charles Amirkhonian (Radio Other Minds), Teresa Annas, Katherine Hafner et Stephen M. Katz (The Virginian-Pilot), Jeffrey Au et l'honorable maestro Paul Bryan (Duke University), Ric Bang (Jazz Scan/OA2 Records), Joe Banno et Emily Langer (Washington Post), Rob Barnett (Music Web International), Klaira Batten et Jessica Mirasol (Old Dominion University), Dave Beck (KUOW - University of Washington, Seattle), David Adam Beloff (photographe), Gavin Borchert (Seattle Weekly), Jack Bowers et Edward Blanco (All About Jazz), Cory Bracken (Schott Music), Michele Cobb (Los Angeles Theatre Works), Melanie Creamer (Portland Press Herald), Robert W. Cross (Virginia Arts Festival), Daily Press, Guy Duplat (La Libre Belgique), Paul Echols (The Duke Chronicle), Dorothy Foote, Montague Gammon III (critique théâtral - Veer Magazine - Norfolk), William Grimes (The New York Times), George W. Harris (Jazz Weekly), Judy Harrison et Dale McGarrigle (Bangor Daily News - Maine), Ed Harsh, Frank J. Oteri et Molly Sheridan (New Music Box), David-Edward Hughes (Talking Broadway), Yoshi Kato (SF JAZZ), Libby Larsen (compositrice), Letter V, Lortel Archives, Lossless Club, MTV News, New Music USA, David Nicholson, Joyce Carol Oates (Playbill), Old Dominion University, Kimberly Palmer (U.S. News & World Report LP), Bob Pool (Los Angeles Times), Jake Runestad (compositeur), Richard Scheinin (Bay Area News Group), Schott Music, SFJAZZ Center, Dana Self (University of Missouri – Kansas City/Conservatory), Craig A. Shapiro (Coastal Virginia Magazine), University of Miami Frost School of Music, VIAF-WorldCat-LC, Village Soup Publication (Knox County), Virginia Government (Senate Resolution n°35), Washington Post, Wikipedia, Brian Wise (WQXR Radio – NY), Scott Yoho (Finale Music).

Merci également aux signataires des témoignages cités dans le texte.